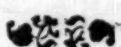


CONNAISSANCE
DES BAUTEZ
ET
DES DÉFAUTS
DE
LA POÉSIE
ET DE
L'ELOQUENCE
DANS
LA LANGUE FRANÇAISE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS,
ET SUR-TOUT DES ETRANGERS,
AVEC DES EXEMPLES.
Par ordre Alphabétique.

Par MR. D * * * *.

 (*Du molard*)

A LONDRES,
AUX DEPENS DE LA SOCIETE.
M. DCC. XLIX.

548914

my

A6969C8

84101

303D



T A B L E

D E S T I T R E S

A M I T I E.	Pag. 7
A M O U R.	13
P O R T R A I T D E L' A M O U R,	
tiré de LA VOLIÈRE DE ROUSSEAU. <i>ibid.</i>	
T E M P L E D E L' A M O U R, tiré	
de LA HÉRIADE.	16
A M B I T I O N.	23
A R M E E.	28
A S S A U T.	39
B A T A I L L E.	48

C A R A C T È R E S E T P O R T R A I T S.

D E L A R E I N E D' E G Y P T E. *	52
D E M A R I E - T H È R È S E.	58
D E C R O M W E L.	60
D E	

* Tiré du Tome I. de *Sétoz*.

TABLE DES TITRES.

DE CHARLES XII.	61
DE VALSTEIN.	63
CHANSONS.	65
COMPARAISONS.	69
DIALOGUES	<i>en Vers.</i> 79 <i>en Prose.</i> 92
DESCRIPTION DE L'ENFER.	98
EPIGRAMME.	108
FABLE.	114
DE LA GRANDEUR DE DIEU.	121
LANGAGE.	127
EXAMEN DES FAUTES DE LANGAGE DANS LA TRAGÉDIE DE POMPEE.	133
LETTRES FAMILIÈRES.	148
LIBERTE.	162
MÉTAPHORE.	169
OPÉRA.	175
DE LA SATIRE.	189
TRADUCTIONS.	196
DU VRAI DANS LES OUVRAGES.	205

FIN DE LA TABLE.

CONNAIS-



CONNAISSANCE
DES BAUTEZ
ET
DES DÉFAUTS
DE
LA POÉSIE
ET DE
L'ÉLOQUENCE
DANS
LA LANGUE FRANÇAISE.

AYANT accompagné en France
plusieurs jeunes Étrangers, j'ai
toujours tâché de leur inspirer
le bon goût, qui est si cultivé
dans notre Nation, & de leur faire lire
A avec

2 CONNAISSANCE DE LA POESIE
avec fruit les meilleurs Auteurs. C'est dans
cet esprit que j'ai fait ce Recueil, pour
l'utilité de ceux qui veulent connaître
les vraies bautez de la Langue Française
& en bien sentir les charmes.

On ne peut se flâter de connaître une
Langue qu'à proportion du plaisir qu'on
éprouve en lisant ; mais cette facilité ne
s'acquiert pas tout-d'un-coup ; elle res-
semble aux jeux d'adresse, dans lesquels
on ne se plaît que lorsqu'on y réussit.

J'ai vû plusieurs Etrangers à Paris ne
pas distinguer si une Tragédie étoit écrite
dans le stile des Racines & des Voltaires,
ou dans celui des Danchets & des Pelle-
grins. Je les ai vûs acheter les Romans
nouveaux, au lieu de Zaïde. Je me suis
aperçu que dans beaucoup de Pais étran-
gers, les personnes les plus instruites n'a-
voient pas un goût sûr, & qu'elles me ci-
toient souvent, avec complaisance, les
plus mauvais passages des Auteurs célè-
bres, ne pouvant distinguer dans eux les
diamans vrais d'avec les faux. J'ai donc
crû rendre service à ceux qui voïagent
& à ceux qui parlent Français, dans la plû-
part des Cours de l'Europe, en mettant
sous leurs yeux des Pièces de comparai-
son,

ET DE L'ELOQUENCE. 3

son , tirées des Auteurs les plus approuvez qui ont traité les mêmes sujets ; c'est de toutes les méthodes que j'ai employées auprès des jeunes gens , celle qui m'a toujours le plus réussi ; mais ces Pièces de comparaison seroient inutiles pour former l'esprit de la jeunesse , si elles n'étoient accompagnées de réflexions , qui aident des yeux peu accoutumez à bien observer ce qu'ils voient.

Je lisois , par exemple , il n'y a pas long - tems , avec un jeune Comte de l'Empire , qui donne les plus grandes espérances , les Traductions que Malherbe & Racan ont faites de cette Strophe d'Horace.

*Pallida mors aequo pulsat pede
Pauperum tabernas Regumque turres ;
O beate Sexti.*

Voici la Traduction de Racan.

Les loix de la mort sont fatales ,
Aussi-bien aux Maisons Roïales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques ;

A 2

Ceux

4 CONNAISSANCE DE LA POESIE

Ceux des Bergers & des Monarques
Sont coupez des mêmes cizeaux.

Celle de Malherbe est plus connue.

Le Pauvre en sa cabanne , où le chaume le
couvre ,

Est sujet à ses loix ;
Et la Garde qui veille aux Barrières du Lou-
vre

N'en défend pas nos Rois.

Je fus obligé de faire voir à ce jeune
homme pourquoi les vers de Malherbe
l'emportent sur ceux de Racan.

En voici les raisons. 1^{re}. Malherbe com-
mence par une image sensible ,

*Le pauvre en sa cabanne , où le chaume le
couvre.*

& Racan commence par des mots con-
nus , qui ne font point d'image , qui ne
peignent rien.

*Les loix de la mort sont fatales ; nos jours
sont sujets aux Parques. Termes vagues ,
diction impropre , vice de langage ; rien
n'est plus faible que ces Vers.*

2^o. Les

ET DE L'ELOQUENCE. 3

2°. Les expressions de Malherbe embellissent les choses les plus basses. *Cabanne* est agréable, & du *bau stile*, & *tandis* est une expression du peuple.

3°. Les Vers de Malherbe sont plus harmonieux ; & j'oserois même les préférer à ceux d'Horace, s'il est permis de préférer une Copie à un Original. Je défendrois en cela mon opinion, en faisant remarquer que Malherbe finit sa Stance par une image pompeuse, & qu'Horace laisse peut-être tomber la sienne avec *O beate Sexti*. Mais en accordant cette petite supériorité à un Vers de Malherbe, j'étois bien éloigné de comparer l'Auteur à Horace. Je sais trop la distance infinie qui est de l'un à l'autre. Un Peintre Flamand peut peindre un arbre aussi-bien que Raphaël. Il ne sera pas pour cela égal à Raphaël.

Aiant donc éprouvé que ces petites discussions contribuoient beaucoup à former & à fixer le goût de ceux qui vouloient s'instruire de bonne-foi & se procurer les vrais plaisirs de l'esprit, je vais sur ce plan choisir par ordre alphabétique les morceaux de Poësie & de Prose qui me paraissent les plus propres à donner de

6 CONNAISS. DE LA POESIE, &c.

grandes idées & à élever l'ame, à lui inspirer cet attendrissement, qui adoucit les mœurs & qui rend le goût de la vertu & de la vérité plus sensible. Je mêlerai même quelquefois à ces Pièces de Prose & de Poësie, de petites digressions sur certains genres de littérature, afin de rendre l'Ouvrage d'une utilité plus étendue; & je tirerai la plûpart de mes exemples des Auteurs que j'appelle classiques; je veux dire des Auteurs qu'on peut mettre au rang des Anciens qu'on lit dans les Classes, & qui servent à former la jeunesse. Je cherche à l'instruire dans la langue vivante, autant qu'on l'instruit dans les langues mortes.



AMITIE.



A M I T I É.



Il y a lieu d'être surpris que si peu de Poètes & d'Ecrivains aient dit en faveur de l'*Amitié* des choses qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans Corneille, ni dans Racine, ni dans Boileau, ni dans Molière. La Fontaine est le seul Poète célèbre du siècle passé qui ait parlé de cette consolation de la vie. Il dit à la fin de la *Fable des deux Amis*.

Qu'un Ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;

Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Le second Vers est le meilleur, sans contredit, de ce passage. Le mot de *pudeur* n'est pas propre : il falloit *honte*. On ne peut dire, j'ai la *pudeur* de parler devant

vant vous , au lieu de , j'ai *honte* de parler devant vous ; & on sent d'ailleurs que les derniers Vers font faibles ; mais il règne dans ce morceau , quoique défectueux , un sentiment tendre & agréable , un air aisé & familier propre au stile des Fables.

Je trouve dans la Henriade un trait sur l'Amitié beaucoup plus fort.

Il aimoit, non en Roi , non en Maître sévère,
Qui permet qu'on aspire à l'honneur de lui
plaire ,

Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop païé d'un coup
d'œil.

Henri , de l'amitié sentit les nobles flâmes ;
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames ;
Amitié que les Rois , ces illustres ingrats ,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Cela est dans un goût plus mâle , plus élevé que le passage de la Fontaine. Il est aisé de sentir la différence des deux stiles qui conviennent chacun à leur sujet.

Mais j'avouë que j'ai vû des Vers sur l'Amitié qui me paraissent infiniment plus agréables. Ils sont tirés d'une Epître imprimée dans les Œuvres de Monsieur de Voltaire.

Pour

Pour les cœurs corrompus l'Amitié n'est
point faite;

O tranquille amitié, félicité parfaite,

Seul mouvement de l'ame où l'excès soit per-
mis,

Corrige les défauts qu'en moi le Ciel a mis;

Compagne de mes pas dans toutes mes dé-
meures,

Et dans tous les états, & dans toutes les heures.

Sans toi tout l'homme est seul; il peut par ton
appui,

Multiplier son être & vivre dans autrui.

Amitié, don du Ciel, & passion du sage,

Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage,

Qu'il préside à mes Vers comme il règne en
mon cœur.

Il y a dans ce morceau une douceur bien
plus flâteuse que dans l'autre. Le premier
semble plutôt la satire de ceux qui n'ai-
ment pas, & le second est le véritable élo-
ge de l'Amitié. Il échauffe le cœur. On
en aime mieux son ami quand on a lû ce
passage.

Que j'aime ce vers !

Multiplier son être, & vivre dans autrui.

Qu'il

Qu'il me paraît nouveau de dire , que l'Amitié doit être la seule passion du Sage; en éfet , si l'Amitié ne tient pas de la passion , elle est froide & languissante ; ce n'est plus qu'un commerce de bienfaisance.

Il sera utile de comparer tous ces morceaux avec ce que dit , *sur l'Amitié* , Madame la Marquise de Lambert , Dame très-respectable par son esprit & par sa conduite , & qui mettoit l'Amitié au rang des premiers devoirs.

» La parfaite Amitié nous met dans la
 » nécessité d'être vertueux. Comme elle
 » ne se peut conserver qu'entre personnes
 » estimables , elle vous force à leur
 » ressembler. Vous trouvez dans l'Amitié ,
 » la sûreté du bon conseil , l'émulation
 » du bon exemple , le partage dans
 » vos douleurs , le secours dans vos besoins.

Il est vrai que ce morceau de Prose ne peut faire le même plaisir , ni à l'oreille ni à l'ame , que les Vers que j'ai citez. *La Sentence* , dit Montagne , *pressée aux pieds nombreux de la Poësie , élance mon ame d'une plus vive secousse.* J'ajouterai encor , que les beaux Vers en Français sont presque toujours plus corrects que la Prose. La
 raison

raison en est, que la difficulté des Vers produit une grande attention dans l'esprit d'un bon Poëte, & de cette attention continuë, se forme la pureté du langage; au lieu que dans la Prose, la facilité entraîne l'Ecrivain & fait commettre des fautes.

Il y a, par exemple, une faute de Logique dans cette phrase.

Comme l'Amitié ne peut se conserver qu'entre personnes estimables, elle vous force à leur ressembler. Si vous êtes déjà ami, vous êtes donc une des ces personnes estimables. *A leur ressembler* n'est donc pas juste. Je crois qu'il falloit dire :

L'Amitié ne se pouvant conserver qu'entre des cœurs estimables, elle vous force à l'être toujours.

Le partage dans vos douleurs est encore une faute contre la langue; il falloit dire, *on partage vos douleurs, on prévient vos besoins*; ces observations qu'on doit faire sur tout ce qu'on lit servent à étendre l'esprit d'un jeune homme & à le rendre juste.

Car le seul moïen de s'acoutumer à bien juger dans les grandes choses, est de ne se permettre aucun faux jugement dans les petites.

Je

Je ne peux m'empêcher de rapporter encor un passage sur l'Amitié, que je trouve plus tendre encor que tous ceux que j'ai citez. Il est à la fin d'une de ces Epîtres familières en Vers, pour lesquelles Monsieur de Voltaire me paraît avoir un génie particulier.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'Amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors
d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconstance, ardens à se livrer;
Malheureux, dont le cœur ne fait pas comme
on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

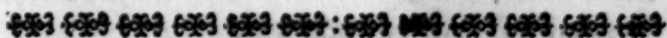


AMOUR.



A M O U R.

JE me garderai bien , en voulant former des jeunes gens , de citer ici des descriptions de l'Amour , plus capables de corrompre le cœur que de perfectionner le goût. Je donnerai deux portraits de l'Amour , tirés de deux célèbres Poëtes , dont l'un , qui est feu Rousseau , n'a pas toujours parlé avec tant de bienséance ; & l'autre , qui est Monsieur de Voltaire , a , ce me semble , fait toujours aimer la vertu dans ses écrits.



PORTRAIT DE L'AMOUR,

Tiré de la Volière DE ROUSSEAU.

JADIS sans choix* , les humains dis-
persez ,
Troupe féroce & nourrie au carnage ,
Du seul instinct suivoient la loi sauvage ,

* Terme oïseux.

Se

B

Se renfermoient dans les antres cachez,
 Et de leurs troncs par la faim arrachez,*
 Alloient, errans au gré de la nature,
 Avec les ours disputer la pâture;
 De ce cahos, l'Amour réparateur, †
 Fut de leurs loix le premier Fondateur;
 Il sut fléchir leurs humeurs indociles,
 Les réunit dans l'enceinte des Villes;
 Des premiers Arts leur donna les leçons,
 Leur enseigna l'usage § des moissons.
 Chez eux logea l'Amitié secourable,
 Avec la Paix, sa sœur inséparable,
 Et devant tout, dans les terrestres lieux,
 Fit respecter l'autorité des Dieux.
 Tel fut ici le siècle de *Cibelle*.
 Mais à ce ¶ *Dieu*, la terre enfin rebelle,
 Se rebuta d'une si douce loi,
 Et de ses mains voulut se faire un Roi.
 Tout aussi-tôt évoqué par la haine,
 Sort de ses flancs un Monstre à forme hu-
 maine,
 Reste dernier de ces cruels Tiphons,

Jadis

* N. B. Vers dur.

† Impropre.

§ Impropre.

¶ Dieu est trop près de *Cibelle*.

Jadis formez dans ces gouffres profonds.
D'un foible enfant il a le front timide,
Dans ses yeux brille une douceur perfide,
Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux masque il abuse nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'insinue,
Puis tout-à-coup impérieux vainqueur,
Porte le trouble & l'éfroi dans le cœur ;
Les trahisons, la noire tyrannie,
Le désespoir, la peur, l'ignominie,
Et le tumulte, au regard éfaré,
Suivent son char de soupçons entouré.
Ce fut sur lui que la terre *ennemie*,
De sa révolte *apru* la *infamie* * ;
Bientôt séduits par ses trompeurs apas,
Les *flots* d'humains *marchèrent* † sur ses pas.
L'Amour par lui dépouillé de puissance,
Remonte au Ciel, séjour de sa naissance.

* Mots impropres.

† Les flots ne marchent pas.





TEMPLE DE L'AMOUR,

Tiré de la HENRIADE.



UR les bords fortunés de l'antique
Idalie,

Lieux où finit l'Europe & commence
l'Asie,

S'élève un vieux Palais, respecté par les tems:

La nature en posa les premiers fondemens;

Et l'Art ornant depuis la simple Architecture,

Par ses travaux hardis surpassa la nature.

Là, tous les champs voisins, peuplés de mir-
thes verts,

N'ont jamais senti l'outrage des hyvers.

Par tout on voit meurir, par tout on voit
éclore,

Et les fruits de Pomone, & les presens de Flore;

Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,

Ni les vœux des humains, ni l'ordre des
saisons.

L'homme y semble goûter dans une paix pro-
fonde,

Tout ce que la nature, aux premiers jours du
monde,

De sa main bienfaisante accordoit aux hu-
mains,

Un

Un éternel repos, des jours purs & serains,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abon-
dance,

Les biens du premier âge, hors la seule inno-
cence.

On entend pour tout bruit des concerts en-
chanteurs,

Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille Amans, les chants de leurs
Maîtresses,

Qui célèbrent leur honte & vantent leurs fai-
blettes.

Chaque jour on les voit, le front paré de
fleurs,

De leur aimable Maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de sé-
duire,

Dans son Temple à l'envi s'empresse de s'ins-
truire.

La flâteuse espérance, au front toujours serain,

A l'Autel de l'Amour les conduit par la main.

Près du Temple Sacré, les Graces demi-nuës,

Accordent à leurs voix leurs danses ingénuës;

La molle volupté sur un lit de gazons,

Satisfaite & tranquille écoute leurs chansons.

On voit à ses côtés le mystère en silence,

Le sourire enchanteur, les soins, la complai-
sance,

B 3 Les

Les refus atirans & les tendres desirs,
Plus doux, plus séduifants encor que les plaisirs.

De ce Temple fameux telle est l'aimable
entrée;

Mais lorsqu'en avançant sous la Voute Sacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvente les yeux!
Cen'est plus des plaisirs la troupe aimable &
tendre,

Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;

Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la
peur,

Font de ce beau séjour, un séjour plein d'hor-
reur.

La sombre jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la
guide:

La haine & le couroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la
main.

La malice les voit, & d'un souris perfide,
Aplaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de
pleurs.

C'est

C'est-là, c'est au milieu de cette Cour af-
freuse,

Des plus tendres plaisirs compagne malheu-
reuse,

Que l'amour a choisi son séjour éternel, &c.

Ces deux descriptions morales de l'A-
mour n'en sont pas moins intéressantes
pour cela. Celle qui est tirée de la Henria-
de est plus pittoresque que l'autre, & d'un
stile plus coulant & plus correct; mais
elle ne me paraît pas écrite avec plus d'é-
nergie. Il y a seulement je ne sçai quoi de
plus doux & de plus intéressant.

Non satis est pulcra esse Poëmata, dulcia sint.

Il faut voir à present comment l'Arche-
vêque de Cambray, l'illustre Fénélon, Au-
teur du Télémaque, a traité le même su-
jet. Il a aussi parlé de l'Amour & de son
Temple.

» On me conduisit au Temple de la
» Déesse: elle en a plusieurs dans cette
» Isle; car elle est particulièrement adorée
» à Cithère, à Idalie, & à Paphos. C'est
» à Cithère que je fus conduit. Le Tem-
» ple est tout de marbre; c'est un parfait
» périssile: les colonnes sont d'une gros-
» seur

» leur & d'une hauteur qui rendent cet
» édifice très-majestueux ; au-dessus de
» l'architrave & de la frise , sont à chaque
» face de grands frontons , où l'on voit
» en bas-relief toutes les agréables avan-
» tures de la Déesse ; à la porte du Tem-
» ple est sans cesse une foule de Peuples
» qui viennent faire leurs Offrandes. On
» n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu
» sacré aucune Victime. On n'y brûle
» point , comme ailleurs , la graisse des
» Genisses & des Taureaux. On n'y ré-
» pand jamais leur sang. On presente seu-
» lement devant l'Autel les bêtes qu'on
» offre , & on n'en peut offrir aucune qui
» ne soit jeune , blanche , sans défauts &
» sans tache. On les couvre de bandelet-
» tes de pourpre brodées d'or ; leurs cor-
» nes sont dorées & ornées de bouquets
» de fleurs odoriférantes. Après qu'elles
» ont été présentées devant l'Autel , on
» les renvoie dans un lieu écarté , où elles
» sont égorgées pour les Festins des Prê-
» tres de la Déesse.

» On offre aussi toutes sortes de li-
» queurs parfumées , & du vin plus doux
» que le nectar. Les Prêtres sont revêtus
» de longues robes blanches , avec des
» cein-

» ceintures d'or , & des franges de même
» au bas de leurs robes. On brûle nuit &
» jour sur les Autels les parfums les plus
» exquis de l'Orient , & ils forment une
» espèce de nuage qui monte vers le Ciel.
» Toutes les colonnes du Temple sont
» ornées de festons pendans. Tous les va-
» ses qui servent au sacrifice sont d'or ; un
» bois sacré de mirthes environne le bâ-
» timent ; il n'y a que des jeunes garçons
» & des jeunes filles , d'une rare beauté ,
» qui puissent présenter les Victimes aux
» Prêtres & qui osent allumer le feu des
» Autels ; mais l'impudence & la dissolu-
» tion deshonnorent un Temple si magni-
» fique.

Je ne puis m'empêcher de convenir
que cette description est d'une grande
froideur en comparaison de la Poësie que
nous avons vûë. Rien ne caractérise ici le
Temple de l'Amour. Ce n'est qu'une des-
cription vague d'un Temple en général.
Il n'y a rien de moral que la dernière
phrase. Mais l'*impudence* & la *dissolution* ca-
ractérisent la débauche & non pas l'A-
mour. Tout le mérite de ce morceau me
paraît consister dans une Prose harmo-
nieuse ; mais elle manque de vie.

Tous

Tous ces exemples confirment de plus en plus que les mêmes choses bien dites en Vers, ou bien dites en Prose, sont aussi différentes, qu'un vêtement d'or & de soie l'est d'une robe simple & unie; mais aussi la médiocre Prose est encor plus au-dessus des Vers médiocres, que les bons Vers ne l'emportent sur la bonne Prose.

On m'a demandé souvent, s'il y avoit quelque bon Livre en Français écrit dans la Prose Poétique du Télémaque. Je n'en connais point, & je ne crois pas que ce stile pût être bien reçu une seconde fois. C'est, comme on l'a dit, une espèce bâtarde, qui n'est ni Poësie ni Prose, & qui étant sans contrainte, est aussi sans grande beauté; car la difficulté vaincue ajoute un charme nouveau à tous les agrémens de l'art. Le Télémaque est écrit dans le goût d'une traduction en Prose d'Homère, & avec plus de graces que la Prose de Madame Dacier; mais enfin c'est de la Prose, qui n'est qu'une lumière très-faible devant les éclairs de la Poësie, & qui ateste seulement l'impuissance de rendre les Poëtes de l'antiquité en vers Français.



AMBITION.



A M B I T I O N .



J'AUROIS dû, en suivant l'ordre alphabétique, traiter l'Ambition avant l'Amitié; mais j'ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice. J'ai préféré le sentiment à l'ordre. Je ne sçai pourquoi l'Ambition est le sujet de beaucoup plus de Pièces de Poësie & d'Eloquence, que l'Amitié; n'est-ce point qu'on réussit mieux à caractériser les passions funestes, que les doux penchans du cœur? Il entre toujours de la satire dans ce qu'on dit de l'Ambition. Quoiqu'il en soit, j'aime à voir dans la Henriade,

L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De Trônes, de Tombeaux, des Esclaves en-
tourée.

Mais que la Fontaine a de charmes dans
un des Prologues de ses Fables!

Deux

Deux Démon à leur gré partagent notre vie,
Et de leur patrimoine ont chassé la raison ;
J'en vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom ;
J'appelle l'un, *Amour* ; & l'autre, *Ambition*.
Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'Amour.

Voilà des Vers parfaits dans leur genre.
Heureux les esprits capables d'être touchés
comme il faut de pareilles hauteurs,
qui réunissent la simplicité & l'extrême
éloquence.

Qu'on lise encore dans *Athalie* ce que
Mathan dit de son ambition.

J'approchai par degrés de l'oreille des Rois,
Et bien-tôt en Oracle on érigea ma voix :
J'étudiai leur cœur ; je flâtai leurs caprices ;
Je leur semai de fleurs les bords des précipices ;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré,
De mesure & de poids je changeois à leur
gré, &c.

Je trouve l'Ambition plus caractérisée
en grand, & peinte dans son plus haut
degré, dans la Tragédie de Mahomet.
C'est Mahomet qui parle.

Je

Je suis ambitieux ; tout homme l'est sans
doute ;

Mais jamais Roi, Pontife, ou Chef, ou Ci-
toïen,

Ne conçût un projet aussi grand que le mien.
Chaque Peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les Loix, par les Arts, & sur-tout par la
Guerre.

Le tems de l'Arabie est à la fin venu.

Ce Peuple généreux, trop long-tems inconnu,
Laissoit dans ses deserts ensevelir sa gloire,
Voici les jours nouveaux marquez pour la
victoire.

Voi du Nord au Midy l'Univers désolé,
La Perse encor sanglante, & son Trône ébranlé;
L'Inde esclave & timide, & l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée.

Voi l'Empire Romain tombant de toutes
parts,

Ce grand Corps déchiré, dont les Membres
épars,

Languissent dispersés, sans honneur & sans vie.

Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.

Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux
fers;

Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle Uni-
vers.

C

En

En Egypte Oziris, Zoroastre en Asie;
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs & sans culte & sans
Rois,

Donnèrent aisément d'insuffisantes Loix.

Je viens après mille ans changer ces Loix
grossières,

J'apporte un joug plus noble aux Nations en-
tières.

J'abolis les faux Dieux; & mon culte épuré,
De ma grandeur naissante est le premier de-
gré.

Ne me reproche point d'attaquer ma patrie,
Je détruits sa faiblesse & son idolatrie;
Sous un Roi, sous un Dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

Voilà bien l'Ambition à son comble;
celui qui parle ainsi veut être à la fois Con-
quérant, Législateur, Roi, Pontife, &
Prophète; & il y parvient. Il faut avouer
que les autres desseins des plus grands
hommes sont de bien petites vanitez au-
près de cette Ambition. On ne peut la
décrire avec plus de force & de justesse.
Mathan me paraît parler en subalterne,
& Mahomet en Maître du monde. J'ob-
serverai, en passant, que l'un & l'autre
avoient

A M B I T I O N. 27

avoient le fonds de leur erreur, ce qui n'est guères naturel ; mais ce défaut est bien plus grand dans Mathan que dans Mahomet. On ne dit point de foi, qu'on est un scélérat ; mais on peut dire qu'on est ambitieux. La grandeur de l'objet annoblit, jusqu'à la fourberie même, aux yeux des hommes.



C 2

ARME'E.



A R M É E.



E ne vois guères de description
d'Armée qui mérite notre aten-
tion dans les Poètes Tragiques,
que celle qu'on lit dans le Cid.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin, avec le flux, nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle *deffous*,* & d'un commun éfort,
Les Maures & la mer *montent jusques* † au
Port.

On les laisse passer; tout leur paroît tran-
quille;

Point de soldats au Port, point aux murs de
la Ville;

Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils des-
cendent,

Et courent se livrer aux mains qui les aten-
dent.

Nous

* Prosaïque.

† Dur.

Nous nous levons alors, & tous en même-tems
Pouffons jusques au Ciel mille cris éclatans.
Les nôtres à ces cris de nos Vaisseaux répon-

dent,
Ils paraissent armez, les Maures se confon-

dent;
L'épouvente les prend; à demi descendus,
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couroient au pillage, & rencontrent la
guerre,

Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons
sur terre,

Et nous faisons courir des ruisseaux de leur
sang,

Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bien-tôt malgré nous leurs Princes les
rallient,

Leur courage renaît, & leurs terreurs s'ou-
blient.

La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur desordre & leur rend leur vertu.

*Contre * nous de pied ferme ils tirent leurs al-*
fanges,

De notre sang au leur font d'horribles mé-
langes; †

Et

* N. B. Profaique.

† N. B. Ce plurier est vicieux.

Et la Terre & le Fleuve , & leur Flotte & le Port ,

Sont des champs de carnage où triompha la mort.

Je crois que tout le monde tombera d'accord qu'il y a plus d'ame & de patétique dans la description d'une armée prête à attaquer , que fait l'illustre Fénélon au dixième Livre des Aventures de Télémaque. Ce n'est point une description circonstanciée ; elle est vague ; elle ne spécifie rien ; elle tient plus de la déclamation que de cet air de vérité qui a un si grand mérite. Mais il a l'art de parler au cœur jusques dans l'appareil de la guerre.

» Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on
 » entendit tout-à-coup un bruit confus
 » de chariots & de chevaux hennissans ,
 » d'hommes qui pouissoient des hurle-
 » mens épouvantables , & de trompet-
 » tes qui remplissoient l'air d'un ton bel-
 » liqueux. On s'écrie : *Voilà les Ennemis*
 » *qui ont fait un grand détour pour éviter les*
 » *passages gardez. Les voilà qui viennent as-*
 » *siéger Salante.* Les vieillards & les fem-
 » mes paroissent consterner. *Hélas ! di-*
 » *soient-ils , falloit-il quitter notre chère Pa-*
 » *trie,*

» trie , la fertile Crète , & suivre un Roi mal-
» heureux au travers de tant de mers , pour
» fonder une Ville qui sera mise en cendres ,
» comme Troïe ? On voïoit de dessus les
» murailles , nouvellement bâties , dans
» la vaste campagne , briller au soleil les
» casques , les cuirasses & les boucliers
» des ennemis. Les yeux en étoient
» ébloüis. On voïoit aussi les piques hé-
» rissées qui couvroient la terre , com-
» me elle est couverte par une abondan-
» te moisson , que Cérès prépare dans
» les campagnes d'Enna en Sicile , pen-
» dant les chaleurs de l'été , pour récom-
» penser le laboureur de toutes ses pei-
» nes. Déjà on remarquoit les chariots
» armez de faux tranchantes ; on distin-
» guoit facilement chaque Peuple venu à
» cette guerre.

Je suis plus ému ici par Fénélon que par Corneille. Cen'est pas que les Vers ne soient , à mérite égal , incomparablement au-dessus de la Prose : mais ici la description a un fond plus touchant que celle de Corneille ; & il faut bien considérer qu'un Acteur dans une Pièce de Théâtre ne doit presque jamais s'exprimer comme un Auteur qui parle à l'imagination du lecteur.

Il faut sentir combien Corneille & Fénelon avoient chacun un but différent.

Pour prouver incontestablement la supériorité de la Poësie sur la Prose, dans le même genre de beautez, considérons ce même objet d'une Armée en Bataille dans le *huitième Livre de la Henriade*.

Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature :
La guerre avoit long-tems respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embellissent ces
bords.

Les Bergers de ces lieux couloient des jours
tranquiles ,

Au milieu des horreurs des discordes civiles :
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté ,
Ils sembloient des soldats braver l'avidité ;
Et sous leurs toits de chaume , à l'abri des al-
larmes ,

N'entendoient point le bruit des tambours &
des armes.

Les deux camps ennemis arrivent dans ces
lieux ,

La désolation par tout marche avant eux ;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent,
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se ca-
chèrent ,

Et

Et leurs tristes moitiés , compagnes de leurs
pas ,
Emportent leurs enfans gémissans dans leurs
bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins
de charmes ,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos
larmes.

S'il cherche les combats , c'est pour donner
la paix :

Peuples , sa main sur vous répandra ses bien-
faits :

Il veut finir vos maux , il vous plaint , il vous
aime ,

Et dans ce jour affreux il combat pour vous-
même.

Les momens lui sont chers , il court dans tous
les rangs.

Sur un courfier fougueux plus léger que les
vents ,

Qui fier de son fardeau , du pied frappant la
terre ,

Appelle les dangers , & respire la guerre.

On voïoit près de lui briller tous ces Guer-
riers ,

Compagnons de sa gloire & ceints de ses lau-
riers.

D'Aumont , qui sous cinq Rois avoit porté
les armes ;

Biron,

Biron , dont le seul nom répandoit les allar-
mes ;

Et son fils , jeune encore , ardent , impétueux ,
Qui depuis . . . mais alors il étoit vertueux .

Sulli , Nangis , Crillon , ces ennemis du crime ,
Que la Ligue déteste , & que la Ligue estime .

Turenne , qui depuis , de la jeune Bouillon ,
Mérita dans Sedan la puissance & le nom :

Puissance malheureuse & trop mal conservée ,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée ,

Essex avec éclat paraît au milieu d'eux ,

Tel que dans nos jardins un palmier sourcil-
leux ,

A nos ormes touffus mêlant sa tête altière ,
Etale les bautez de sa tige étrangère .

Tous ces Héros en foule atendoient le si-
gnal ,

Et rangés près du Roi , lisoient sur son visage ,
D'un triomphe certain l'espoir & le présage .

Mayenne en ce moment , inquiet , abatu ,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa
vertu .

Soit que de son Parti connaissant l'injustice ,
Il ne crut point le Ciel à ses armes propice ;
Soit que l'ame en effet ait des pressentimens ,

Avant-

Avant-coureurs certains des grands événemens :

Ce Héros cependant , maître de sa faiblesse ,
 Déguisoit ses chagrins sous sa fausse allégresse.
 Il s'excite , il s'empresse , il inspire aux soldats
 Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui , plein de la confiance

Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence ,

Impatient déjà d'exercer sa valeur ,
 De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.

Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage ,
 Au bruit de la trompette animant son courage ,

Dans les champs de la Thrace un courfier orgueilleux ,

Indocile , inquiet , plein d'un feu belliqueux ,
 Levant les crins mouvans de sa tête superbe ,
 Impatient du frein , vole & bondit sur l'herbe.

Tel paraïssoit Egmont : une noble fureur
 Eclate dans ses yeux & brûle dans son cœur.
 Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ,
 Il croit que son destin commande à la victoire :
 Hélas , il ne fait point que son fatal orgueil
 Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cer-
 cueil.

Vers

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance ,
Et s'adressant aux siens , qu'enflâmoit sa présence :

» Vous êtes nés Français, & je suis votre Roi;
» Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi:
» Ne perdez point de vûe , au fort de la tem-
» pête,
» Ce pännache éclatant qui flotte sur ma tête;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'hon-
» neur.

A ces mots , que le Roi prononçoit en Vainqueur ,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflâmées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des Armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même-tems ,
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des Monts séparés par Alcide ,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;
Soudain les flots émus de deux profondes mers ,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.
La terre au loin gémit , le jour fuit , le ciel gronde ,

Et

Et l'Afriquain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni , le sanglant coutelas ,
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le Démon de la Guerre,
Rassemble en même-tems, digne fruit de l'en-
fer ,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flâme & le fer.

On se mêle, on combat, l'adresse, le courage, (
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti con-
traire ;
Là le frère en fûiant meurt de la main d'un
frère.

La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

Il y a dans cette description plus de
patétique encor & plus de ces portraits
touchants, que dans le Télémaque. Ce
morceau, *Habitant malheureux de ces bords
pleins de charmes*, forme un mélange déli-
cieux de tendresse & d'horreur. Le Poë.

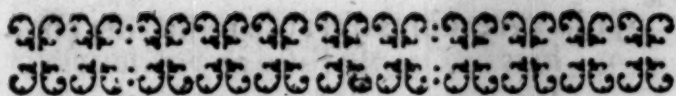
te met ici son art à rendre la guerre odieuse, dans le tems même qu'il sonne la charge, & qu'il inspire l'ardeur du combat dans l'ame du lecteur. La comparaison *des deux Mers qui se choquent*, étonne l'imagination. La peinture de la *baïonnette au bout du fusil*, est d'un goût nouveau, vrai & noble. C'est un des plus grands mérites de la Poësie de peindre les détails.

Verbis ea vincere magnum

Quàm sit & angustis hunc addere rebus honorem.



ASSAUT.



A S S A U T.



ET art de peindre les détails & de décrire des choses que la Poësie Française évite communément, se trouve d'une manière bien sensible dans le recit d'un Assaut donné aux Fauxbourgs de Paris. *Henriade, Chant VI.*

Du côté du Levant bien-tôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts ,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.

Ces remparts menaçans , leurs tours & leurs ouvrages ,
S'écroutent sous les traits de ces brûlans orages :

On voit les bataillons rompus & renversés ,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.

Ce que le fer ataint tombe réduit en poudre ,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art , au milieu des combats ,

Les malheureux mortels avançoient leur trépas.

Avec moins d'apareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.

De leurs cruels enfans l'effort industrieux

A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.

On entendoit gronder ces bombes effroïables,

Des troubles de la Flandre enfans abominables.

Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,

Part , s'échauffe , s'embrâse , & s'écarte soudain.

La mort en mille éclats en fort avec furie.

Avec plus d'art encor & plus de barbarie ,

Dans des antres profonds on a su renfermer

Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.

Sous un chemin trompeur , où volant au carnage ,

Le soldat valeureux se fie à son courage ;

On voit en un instant des abîmes ouverts ,

Des noirs torrens de souffre épandus dans les airs ;

Des bataillons entiers , par ce nouveau tonnerre ,

Dans

Dans les airs emportés, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'est par-là qu'à son Trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tem-
pêtes.

L'enfer est sous leurs pas , la foudre est sur
leurs têtes.

Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle , & marchent sans
effroi.

Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave , & non moins intré-
pide ;

Incapable à la fois de crainte & de fureur ,
Sourd au bruit des canons , calme au sein de
l'horreur ,

D'un œil ferme & stoïque , il ne voit dans la
guerre

Qu'un châtiment affreux des crimes de la
terre.

Il marche en Philosophe où l'honneur le con-
duit ,

Condamne les combats , plaint son Maître &
le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendoit inacces-
sible.

C'est-là que le danger ranime leurs efforts.

Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés, ils marchent, ils s'avant-
cent,

D'un cours précipité sur la brèche ils s'élan-
cent,

Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bou-
clier,

Henri vole à leur tête, & monte le premier.

Il monte : il a déjà de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lys les Enseignes flottantes.

Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'é-
froi,

Ils sembloient respecter leur Vainqueur &
leur Roi,

Ils cédoient : mais Mayenne à l'instant les ra-
nime ;

Il leur montre l'exemple, il les rappelle au
crime ;

Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'osoient soutenir les regards.

Sur le mur avec eux la discorde cruelle,

Se baigne dans le sang quel'on verse pour elle.

Le soldat à son gré sur ce funeste mur,

Combattant de plus près, porte un trépas plus
sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la
guerre,

Dont

Dont les bouches de bronze épouventoient la
terre :

Un farouche silence , enfant de la fureur ,
A ces bruians éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé , d'un œil brûlant de
rage ,

Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit , on reprend par un contraire éfort ,
Ce rempart teint de sang , théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encore près des lys l'Etendart de Lor-
raine.

Les assiégeans surpris sont par tout renversés ,
Cent fois victorieux , & cent fois terrassés ;
Pareils à l'Océan , poussé par les orages ,
Qui couvre à chaque instant , & qui fuit ses
rivages.

Il est visible que l'Auteur a joint contre
le grand Peintre Homère dans cette des-
cription. Car comme Homère s'attache
à animer tout & à peindre toutes les cho-
ses qui étoient en usage de son tems , le
Poète François entre dans les détails de
toutes les machines dont nous nous ser-
vons , chemin couvert attaqué , fascines
portées , mines , bombes ; tout est exprimé.
Met-

Mettons en parellele ce morceau épique, avec la traduction d'Homère d'une description à peu près semblable, & voyons comment la Motte a rendu le Poëte Grec.

Sous des Chefs différens , il range cinq cohortes ,

Dont l'égale valeur assiége autant de portes.

Sur les nouveaux remparts, l'Argien plus vaillant ,

De tout côté s'oppose aux coups de l'assailant ;

Hector veut le premier forcer , avec Enée ,

La porte qu'occupoient Ulysse , Idoménée ,

Digne de Jupiter qui lui donna le jour ,

Sarpedon cherche Ajax jusqu'au haut d'une tour.

C'est en vain que des murs tombe une horrible grêle ;

C'est en vain que la pierre avec les traits se mêle ;

Rien ne peut réüssir à les décourager ,

La gloire à leurs regards efface le danger.

Apuiez l'un de l'autre , ils montent aux murailles ;

Les fossés sont bien-tôt comblez de funérailles.

Plu-

Plusieurs tombent mourans , qui s'estiment
heureux

D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.

Courage , mes amis , crioit le Roi de Pile,
Courage , défendez notre dernier azile ;
Soutenez bien l'honneur de vos premiers ex-
ploits ,

Vos femmes , vos enfans , vous pressent par
ma voix.

Jupiter d'Ilion nous promet la ruïne ;
Nefaites point mentir la promesse Divine.

Le bruit ne laissoit pas distinguer ses dis-
cours ,

Mais le son de sa voix les animoit toujours.

Des Troïens cependant l'opiniâtre audace,
Rend éfort pour éfort, menace pour menace:
Et sous leurs boucliers, tout hérissé de dards,
Ils ataignoient déjà le sommet des remparts.

Malgré la sécheresse de ces Vers , on
voit aisément la richesse du fond du su-
jet ; mais le pinceau de M. de la Motte
n'est point moëleux & n'a nulle force. Il
régne dans tout ce qu'il fait un ton froid ,
didactique , qui devient insupportable à la
lon-

longue. Au lieu d'imiter les belles Peintures d'Homère & l'harmonie de ses Vers, il s'amuse à considérer que Nestor dans la chaleur du combat pourroit n'être pas entendu ; & il croit avoir de l'esprit en disant ; *Le bruit ne laisse pas distinguer le discours.*

Le pis de tout cela est qu'il n'y a pas un mot dans Homère ni de Nestor haranguant , ni de plusieurs qui tombent mourans , & qui s'estiment heureux de servir d'échelle à leurs compagnons , ni d'effort pour effort , & de menace pour menace ; tout cela est de M. de la Motte.

Ses Vers sont bas & prosaïques , ils jettent même un ridicule sur l'action. Car c'est un portrait comique que celui d'un homme qui parle & qu'on n'entend point. Il faut avouer que la Motte a gâté tous les Tableaux d'Homère. Il avoit beaucoup d'esprit ; mais il s'étoit corrompu le goût par une très-mauvaise Philosophie , qui lui persuadoit que l'harmonie , la peinture , & le choix des mots , étoient inutiles à la Poësie , que pourvû que l'on cousût ensemble quelques traits communs de morale, on étoit au-dessus des plus grands Poëtes. La véritable Philosophie auroit dû

dû lui apprendre , au contraire , que chaque art a sa nature propre , & qu'il ne falloit point traduire Homère avec sécheresse , comme il seroit permis de traduire Epictète.

La Motte avoit donné d'abord de très-grandes espérances par les premières Odes qu'il composa ; mais bien-tôt après il tomba dans le mauvais goût , & il devint un des plus mauvais Auteurs. Il crut avoir corrigé Homère. Cet excès d'orgueil lui ayant mal réussi , il écrivit contre la Poësie. Il fut sur le point de corrompre le goût de son siècle ; car il avoit eu l'adresse de se faire un parti considérable & de se faire louer dans tous les Journaux ; mais sa cabale est tombée avec lui. Le tems fait justice & met toutes les choses à leur place.



BATAILLE.



BATAILLE.



Les Batailles ont tant de raport avec ce que je viens de mettre sous les yeux, que je ne m'étendrai pas sur cet article. Je remarquerai seulement que l'on a toujours donné la préférence à Homère sur Virgile pour cette grande partie du Poëme épique.

Je ne sai si le Tasse n'est pas encor supérieur à Homère dans la description des Batailles. Quelles peintures vives & pénétrantes dans celle qui se donne au vingtième Chant, & avec quelle force ce grand homme se soutient au bout de sa carrière !

*Giace il cavallo al suo Signore appresso ,
Giace il compagno appo il compagno estinto ,
Giace il nemico appo il nemico , e spesso
Sul morto il vivo , el vincitor sul vinto ,*

Non

*Non vè silentio , e non vè grido espresso
Ma adì un non soche roco e indistinto ,
Fremiti di furor , mor mori dira ,
Gemiti di chi langue e di chi spira.*

Que tout cela est vrai , terrible , passionné ! Pour moi j'avouë que les descriptions d'Homère ne me semblent pas renfermer tant de beautés. Ce que j'aime dans la Bataille d'Ivry , c'est la foule des comparaisons & des métaphores rapides. Les aventures touchantes , jointes à l'horreur de l'action. La vertu stoïque de Mornay opposée à la rage des combattans. L'éloge même de l'amitié au milieu du carnage , la clémence après la victoire. Cela fait un tout , que je ne rencontre point ailleurs. Je remarque , entr'autres choses qui m'ont frappé , cette fin de la Bataille.

L'étonnement , l'esprit de trouble & de terreur ,

S'empare en ce moment de leur troupe alarmée ;

Il passe en tous les rangs , il s'étend sur l'armée ;

E

Les

Les Chefs sont éfraïez , les Soldats éperdus ;
L'un ne peut commander , l'autre n'obéït
plus.

Ils jettent leurs drapeaux , ils courent , se ren-
versent ,

Jettent des cris affreux , se heurtent , se dis-
persent ;

Les uns sans résistance à leur Vainqueur of-
ferts ,

Fléchissent les genoux & demandent des fers ;
D'autres d'un pas rapide évitent sa poursuite ,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportez dans leur
fuite ,

Dans ses rapides eaux vont se précipiter ;

Et courent au trépas , qu'ils veulent éviter.

Les flots couverts de morts interrompent leur
course ,

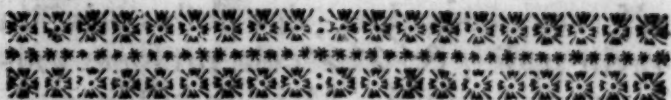
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Je me suis toujours demandé pour-
quoi ces descriptions en Vers me faisoient
tant de plaisir , pendant que les recits des
Batailles me causoient tant de langueur
dans les Historiens ? La véritable raison ,
à mon sens , c'est que les Historiens ne
peignent point comme les Poètes. Je voi
dans Mezerai & dans Daniel , des Régi-
mimens qui avancent , & des corps de
réserve

B A T A I L L E. 51

réserve qui atendent , des postes pris , un ravin passé , & tout cela presque toujours embrouillé. Mais de la vivacité , de la chaleur , de l'horreur , de l'intérêt , c'est ce qui se trouve dans l'Histoire , encor moins que l'exactitude.





CARACTÈRES

E T

PORTRAITS



LE plus hau Caractère que j'aie jamais lû , est malheureusement tiré d'un Roman , & même d'un Roman , qui en voulant imiter le Télémaque , est demeuré fort au-dessous de son modèle. Mais il n'y a rien dans le Télémaque qui puisse , à mon gré , aprocher du Portrait de la Reine d'Egypte qu'on trouve dans le premier volume de *Séto*.

» Elle ne s'est point laissée aller , com-
 » me bien des Rois , aux injustices , dans
 » l'espoir de les racheter par ses of-
 » frandes : & sa magnificence à l'égard
 » des Dieux , a été le fruit de sa piété &
 » non le tribut de ses remords. Au lieu
 » d'autoriser l'animosité , la vexation , la
 » persécution , par les conseils d'une pié-
 » té

CARACTE'RESET PORTRAITS. 53

» té mal entenduë , elle n'a voulu tirer
 » de la Religion que des maximes de
 » douceur , & elle n'a fait usage de la sé-
 » vérité , que suivant l'ordre de la justice
 » générale ; & par raport au bien de l'E-
 » tat. Elle a pratiqué toutes les vertus
 » des bons Rois , avec une défiance mo-
 » deste , qui la laissoit à peine jouir du
 » bonheur qu'elle procuroit à ses peu-
 » ples. La défense glorieuse des Frontié-
 » res ; la paix affermie au-dehors & au-
 » dedans du Roïaume , les embellisse-
 » mens & les établissemens de différen-
 » tes espèces , ne sont ordinairement , de
 » la part des autres Princes , que des
 » effets d'une sage politique, que les Dieux,
 » juges du fond des cœurs , ne récom-
 » pensent pas toujours ; mais , de la part
 » de notre Reine , toutes ces choses ont
 » été des actions de vertu , parce qu'el-
 » les n'ont eu pour principe que l'amour
 » de ses devoirs , & la vuë du bonheur
 » public. Bien loin de regarder la souve-
 » raine puissance comme un moïen de
 » satisfaire ses passions , elle a conçu que
 » la tranquillité du Gouvernement dé-
 » pendoit de la tranquillité de son ame ,
 » & qu'il n'y a que les esprits doux &

» patiens qui sachtent se rendre véritable-
» ment maîtres des hommes. Elle a éloi-
» gué de sa pensée toute vengeance ;
» & laissant à des hommes privés la hon-
» te d'exercer leur haine , dès qu'ils le
» peuvent, elle a pardonné, comme les
» Dieux, avec un plein pouvoir de pu-
» nir. Elle a réprimé les esprits rebelles,
» moins parce qu'ils résistoient à ses vo-
» lontés, que parce qu'ils faisoient obsta-
» cle au bien qu'elle vouloit faire. Elle a
» soumis ses pensées aux conseils des Su-
» jets, & tous les Ordres du Roïaume
» à l'équité de ses Loix. Elle a désarmé
» les Ennemis étrangers, par son coura-
» ge & par la fidélité à sa parole ; & elle a
» surmonté les ennemis domestiques,
» par sa fermeté & par l'heureux accom-
» plissement de ses projets. Il n'est jamais
» sorti de sa bouche ni un secret ni un
» mensonge ; & elle a eû que la dissimu-
» lation nécessaire pour régner ne devoit
» s'étendre que jusqu'au silence. Elle n'a
» point cédé aux importunités des ambi-
» tieux ; & les assiduités des flâteurs n'ont
» point enlevé les récompenses dûes à
» ceux qui servoient leur Patrie loin de
» sa Cour. La faveur n'a point été en usa-

ET PORTRAITS. 55

» ge sous son règne. L'amitié même,
 » qu'elle a connue & cultivée, ne l'a
 » point emporté auprès d'elle sur le mé-
 » rite, souvent moins affectueux & moins
 » prévenant. Elle a fait des graces à ses
 » amis, & elle a donné des postes im-
 » portans aux hommes capables. Elle a
 » répandu des honneurs sur les Grands,
 » sans les dispenser de l'obéissance; &
 » elle a soulagé le Peuple, sans lui ôter
 » la nécessité du travail. Elle n'a point
 » donné lieu à des hommes nouveaux de
 » partager avec le Prince; & inégalement
 » pour lui, les revenus de son Etat, &
 » les deniers du Peuple, ont satisfait sans
 » regret aux contributions propor-
 » tionnées qu'on exigeoit d'eux, parce qu'el-
 » les n'ont point servi à rendre leurs sem-
 » blables plus riches, plus orgueilleux &
 » plus méchans. Persuadée que la Pro-
 » vidence des Dieux n'exclut point la
 » vigilance des hommes, qui est un de
 » ses presens, elle a prévenu les misères
 » publiques, par des provisions réguliè-
 » res; & rendant ainsi toutes les années
 » égales, sa sagesse a maîtrisé en quelque
 » sorte les saisons & les élémens. Elle a
 » facilité les négociations, entretenu la
 » paix,

» paix, & porté le Roïaume au plus haut
» point de la richesse & de la gloire; par
» l'acueil qu'elle a fait à tous ceux que la
» sagesse de son Gouvernement atiroit des
» pais les plus éloignés, & elle a inspiré à ses
» peuples l'hospitalité, qui n'étoit point
» encore assez établie chez les Egyptiens.

» Quand il s'est agi de mettre en œuvre
» les grandes maximes du Gouvernement
» & d'aller au bien général, malgré les in-
» convéniens particuliers, elle a subi;
» avec une généreuse indifférence, les
» murmures d'une populace aveugle; sou-
» vent animée par les calomnies secretes
» de gens plus éclairés qui ne trouvent pas
» leur avantage dans le bonheur public;
» hazardant quelquefois sa propre gloire
» pour l'intérêt d'un peuple méconnois-
» sant, elle a attendu sa justification du
» tems; & quoiqu'enlevée au commence-
» ment de sa course, la pureté de ses inten-
» tions, la justesse de ses vûes, & la diligen-
» ce de l'exécution, lui ont procuré l'avan-
» tage de laisser une mémoire glorieuse &
» un regret universel pour être plus en état
» de veiller sur le total du Roïaume. Elle a
» confié les premiers détails à des Minis-
» tres sûrs, obligés de choisir des Subal-
» ter-

ET PORTRAITS. 57

» ternes, qui en choisiroient encore d'au-
 » tres, dont elle ne pouvoit plus répon-
 » dre elle-même, soit par l'éloignement,
 » soit par le nombre. Ainsi, j'oserai le dire,
 » devant nos Juges & devant ses sujets
 » qui m'entendent. Si dans un peuple in-
 » nombrable, tel que l'on connoit celui
 » de Memphis, & des cinq milles Villes
 » de la Dynastie, il s'est trouvé contre son
 » intention quelqu'un d'opprimé, non-
 » seulement la Reine est excusable, par
 » l'impossibilité de pourvoir à tout; mais
 » elle est digne de louange, en ce que
 » connoissant les bornes de l'esprit hu-
 » main, elle ne s'est point écartée du cen-
 » tre des affaires publiques, & qu'elle a
 » réservé toute son attention pour les
 » premières causes & pour les premiers
 » mouvements. Malheur aux Princes,
 » dont quelques particuliers se louent,
 » quand le public a lieu de se plaindre;
 » mais les particuliers même qui souf-
 » frent, n'ont pas droit de condamner le
 » Prince, quand le Corps de l'Etat est
 » sain, & que les principes du Gouverne-
 » ment sont salutaires. Cependant, quel-
 » que irréprochable que la Reine nous
 » ait paru à l'égard des hommes, elle n'a-
 » tend,

» tend, par raport à vous, ô justes Dieux,
 » son repos & son bonheur que de votre
 » clémence.

Comparez ce morceau, au Portrait que fait Bossuet de Marie-Thérèse Reine de France ; vous serez étonné de voir combien le grand Maître d'éloquence est alors au-dessous de l'Abbé Terrasson, qui ne passera pourtant jamais pour un Auteur classique.

PORTRAIT DE MARIE-THERÈSE.

Dieu l'a élevée au faite des grandeurs humaines ; afin de rendre la pureté & la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatante & plus exemplaire ; ainsi sa vie & sa mort, également pleines de sainteté & de grace, deviennent l'instruction du genre-humain. Notre siècle n'en pouvoit recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voïoit nulle part, dans une si haute élévation, une pareille pureté. C'est ce rare & merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce discours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des Reines ; & tel est le digne abrégé de son éloge. Il n'y a rien que
 d'au-

ET PORTRAITS. 59

d'auguste dans sa personne ; il n'y a rien que de pur dans sa vie. Accourez, peuples, venez contempler dans la première place du monde la rare & majestueuse beauté d'une vertu toujours constante dans une vie si égale. Il n'importe pas à cette Princesse où la mort frappe ; on n'y voit point d'endroit faible par où elle pût craindre d'être surprise ; toujours vigilante, toujours attentive à Dieu, ou à son salut, sa mort si précipitée & si effroyable pour nous, n'avoit rien de dangereux pour elle. Ainsi son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'Univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans son enceinte, cette importante vérité ; qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché ; & que la seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, Messieurs, l'instruction que nous donne dans ce Tombeau, ou plutôt du plus haut des Cieux, Très-Haute, Très-Excellente, Très-Puissante, & Très-Chrétienne Princesse, MARIE-THE'RE'SE D'AUTRICHE, Infante d'Espagne, Reine de France & de Navarre.

Il y a peu de choses plus faibles que
cet

cet éloge, si ce n'est les Oraisons Funèbres qu'on a faites depuis les *Bossuets* & les *Fléchiers*. Il ne s'est guères trouvé, après ces grands hommes, que de vains déclamateurs, qui manquoient de force & de grace dans l'esprit & dans le stile.

Les caractères sont d'une difficulté & d'un mérite toute autre dans l'Histoire, que dans les Romans & dans les Oraisons Funèbres. On sent aisément qu'ils doivent être aussi-bien écrits, & avoir de plus le mérite de la vraisemblance. Rien n'est si fade, que les Portraits que fait Mainbourg de ses Héros. Il leur donne à tous de grands yeux bleux à fleur de tête, des nez aquilains, une bouche admirablement conformée, un génie perçant, un courage ardent & infatigable, une patience inépuisable, une constance inébranlable.

Quelle différence, bon Dieu ! entre tous ces fades Portraits, & celui que fait de Cromwel, en deux mots, l'éloquent & intéressant Historien de l'*Essay du Siècle de Louis XIV.*

Les autres Nations, dit-il, crurent l'Angleterre ensevelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais, sous la domination de Cromwel, qui
l'assu-

ET PORTRAITS. 61

P'assujéit ; en portant l'Evangile dans une main , l'épée dans l'autre , le masque de la Religion sur le visage , & qui dans son Gouvernement couvrit des qualitez d'un grand Roi , tous les crimes d'un Usurpateur.

Voilà dans ce peu de lignes toute la vie de Cromwel. L'Auteur en eut dit trop , s'il en eût dit davantage dans une description de l'Europe où il passe en revûe toutes les Nations.

Le caractère de Charles XII. m'a frappé dans un goût absolument différent ; c'est à la fin de l'Histoire de ce Monarque. Le vrai se fait sentir dans cette peinture. On sent que ce n'est pas-là un portrait fait à plaisir , comme celui de Valsstein , qu'on a fait valoir dans Sarrazin ; mais qui n'est peut-être en éfet qu'un amas d'oppositions & d'antitèses , & qu'une imitation empoulée de Saluste.

CARACTÈRE DE CHARLES XII.

Ainsi périt à l'âge de trente-six ans & demi Charles XII. Roi de Suède , après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand & ce que l'adversité a de plus cruel , sans avoir été amoli par l'une ni

F ébranlé

ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions , jusqu'à celles de sa vie privée & unie , ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes , & jusqu'ici le seul de tous les Rois , qui ait vécu sans faiblesse. Il a porté toutes les vertus des Héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices oposez. Sa fermeté , devenue opiniâtreté , fit ses malheurs dans l'Ukraine , & le retint cinq ans en Turquie. Sa libéralité , dégénérant en profusion , a ruiné la Suède. Son courage , poussé jusqu'à la témérité , a causé sa mort. Sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; & dans les dernières années , le maintien de son autorité aprochoit de la tyrannie. Ses grandes qualités , dont une seule eut pû immortaliser un autre Prince , ont fait le malheur de son païs. Il n'attaqua jamais personne. Mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être Conquérant , sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats. Il vouloit gagner des Empires pour les donner. Sa passion pour la gloire , pour la guerre , & pour la vengeance , l'empêcha d'être bon Politique ;

qua-

ET PORTRAITS. 63

qualité sans laquelle on n'a jamais vû de Conquérant. Après la victoire, il n'avoit que de la modestie : après la défaite, que de la fermeté. Dur pour les autres, comme pour lui-même ; comptant pour rien la peine & la vie de ses sujets, aussi-bien que la sienne. Homme unique, plutôt que grand ; homme admirable, plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux Rois combien un Gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Je vois dans ces traits un résumé de toute l'Histoire de ce Monarque. L'Auteur ne peint, pour ainsi dire, que par les faits. Il n'a point envie de briller. Ce n'est point lui qui paraît, c'est son Héros ; & quoique sans envie de briller, il répand pourtant sur cette Image une élégance de diction & un sentiment de vertu & de Philosophie qui charment l'ame.

Je trouve tout le contraire dans le portrait de Valstein, fait par Sarrazin. *Il étoit, dit-il, envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colère, ami de la magnificence, de l'ostentation & de la nouveauté.*

Il semble que l'Auteur, en s'exprimant ainsi, soit plus rempli de Saluste que de son Héros. Je voi des traits, mais qui peuvent s'appliquer à mille Généraux d'Armée ; *envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne* ; ce ne sont-là que des antithèses. Il est si vrai qu'on est jaloux de sa propre gloire, quand on envie celle d'autrui, que ce n'est pas assurément la peine de le dire. Ce n'est pas-là représenter le caractère propre & particulier d'un personnage illustre ; c'est vouloir briller par un entassement de lieux communs, qui appartiennent à cent Généraux d'Armée aussi-bien qu'à Valstein.





CHANSONS.

NOUS avons en France une foule de Chansons préférables à toutes celles d'Anacréon, sans qu'elles aient jamais fait la réputation d'un Auteur. Toutes ces aimables bagatelles ont été faites plutôt pour le plaisir que pour la gloire. Je ne parle pas ici de ces Vaudevilles satiriques, qui dishonorent plus l'esprit qu'ils ne manifestent de talent. Je parle de ces Chansons délicates & faciles, qu'on retient sans rougir, & qui sont des modèles de goût. Telle est celle-ci. C'est une femme qui parle.

Si j'avois la vivacité
 Qui fait briller Coulange.
 Si je possédois la bauté
 Qui fait régner Fontange;
 Ou si j'étois comme Conty.
 Des graces le modèle;
 Tout cela seroit pour Créqui,
 Dût-il m'être infidèle.

Que de personnes loüées sans fadeur
 dans cette Chançon , & que toutes ces
 loüanges servent à relever le mérite de
 celui à qui la Chançon est adressée ! Mais
 sur-tout que de sentiment dans ce der-
 nier vers.

Dût-il m'être infidèle.

Qui pourroit n'être pas encor agréable-
 ment touché de ce couplet vif & galant ?

En vain je bois pour calmer mes allarmes

Et pour chasser l'amour qui m'a surpris,

Ce sont des armes

Pour mon Iris.

Le vin me fait oublier ses mépris

Et m'entretient seulement de ses charmes.

Qui croiroit qu'on eût pû faire à la
 louange de l'herbe, qu'on appelle Fougé-
 re, une Chançon aussi agréable que cel-
 le - ci ?

Vous n'avez point, verte Fougère,

L'éclat des fleurs qui parent le Printems;

Mais leur bauté ne dure guère,

Vous êtes aimable en tout tems.

Vous

Vous prêtez des secours charmants
Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la
terre.

Vous servez de lit aux Amants,
Aux Buveurs vous servez de verre.

Je suis toujours étonné de cette variété prodigieuse avec laquelle les sujets galants ont été maniés par notre Nation. On diroit qu'ils sont épuisés, & cependant on voit encor des tours nouveaux. Quelquefois même il y a de la nouveauté jusques dans le fonds des choses, comme dans cette Chanson peu connue, mais qui me paraît fort digne de l'être par les lecteurs qui sont sensibles à la délicatesse.

Oiseaux, si tous les ans vous changez de climats

Dès que le triste hyver dépouille nos bocages,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages

Ni pour éviter nos frimats;

Mais votre destinée

Ne vous permet d'aimer qu'à la saison des fleurs,

Et quand elle a passé, vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

Pour

Pour bien réussir à ces petits ouvrages, il faut dans l'esprit de la finesse & du sentiment, avoir de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, ne point trop s'abaisser, & savoir n'être point trop long.

In tenui labor.



COMPA-



COMPARAISONS.



Es Comparaisons ne paraissent à leur place que dans le Poëme Epique & dans l'Ode. C'est-là qu'un grand Poëte peut déployer toutes les richesses de l'imagination, & donner aux objets qu'il peint un nouveau prix par la ressemblance d'autres objets. C'est multiplier aux yeux des lecteurs les images qu'on lui presente. Mais il ne faut pas que ces figures soient trop prodiguées. C'est alors une intempérance vicieuse, qui marque trop d'envie de paraître, & qui dégoûte & lasse le lecteur. On aime à s'arrêter dans une promenade pour cueillir des fleurs; mais on ne veut pas se baisser à tout moment pour en ramasser.

Les Comparaisons sont fréquentes dans Homère. Elles sont pour la plupart fort simples, & ne sont relevées que par la richesse de la diction. L'Auteur du Télémaque, venu dans un tems plus raffiné, & écrivant pour des esprits plus exercés,
de-

76 COMPARAISONS.

devoit , à ce que je crois , chercher à embellir son ouvrage par des Comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des Princes comparez à des Bergers , à des taureaux , à des lions , à des loups avides de carnage. En un mot , ses Comparaisons sont triviales ; & comme elles ne sont pas ornées par le charme de la Poësie , elles dégénèrent en langueur.

Les Comparaisons dans le Tasse sont bien plus ingénieuses. Telle est , par exemple , celle d'Armide , qui se prépare à parler à son Amant , & qui étudie son discours pour le toucher , avec un Musicien qui prélude avant de chanter un air attendrissant. Cette Comparaison , qui ne sera pas placée en peignant une autre qu'une Magicienne artificieuse , est - là tout-à-fait juste. Il y a dans le Tasse peu de ces Comparaisons nouvelles. De tous les Poëmes Epiques , la Henriade est celui où j'en ai vû davantage.

Il élève sa voix , on murmure , on s'empresse ;
On l'entoure , on l'écoute , & le tumulte cesse ;
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots ,
Quand les vents apaisez ne troublent plus les
eaux ,

On

COMPARAISONS. 71

On n'entend que le bruit de la prouë écu-
mante,

Qui fend d'un cours heureux la vague obéis-
sante.

Tel paraissoit *Potier*, dictant ses justes Loix,
Et la Confusion se taisoit à sa voix.

Rien encor de plus neuf que cette
Comparaison d'un combat de d'Aumale
& de Turenne.

On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
S'avancer, s'arrêter, se mesurer, s'ateindre.

Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil éton-
né.

Telle on voit du soleil la lumière éclatante,
Briser ses traits de feu dans l'onde transparen-
te,

Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

Voilà comme un véritable Poëte fait
servir toute la nature à embellir son ouvra-
ge, & comme la science la plus épineuse
devient entre ses mains un ornement;
mais j'avouë que je suis plus transporté
encor de ces Comparaisons moins re-
cher-

cherchées & plus frapantes, prises des plus grands objets de la nature, lesquels pourtant n'avoient pas encor été mis en œuvre.

Sur les pas des deux Chefs alors en même-
tems

On voit des deux Partis voler les combattans,
Ainsi lorsque des Monts séparez par Alcide
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,

Soudain les flots émus des deux profondes
mers

D'un choc impétueux s'élancent dans les airs.
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel
gronde,

Et l'Afriquain tremblant craint la chute du
monde.

La Henriade est encor le seul Poëme où j'aie remarqué des Comparaisons tirées de l'Histoire & de la Bible; mais c'est une hardiesse que je ne voudrois pas qu'on imitât souvent; & il n'y a que très-peu de points d'Histoire, très-connus & très-familiers, qu'on puisse employer avec succès. J'aime mieux les objets tirez de la nature. Que je vois avec plaisir *Mornay* vertueux à la Cour, comparé à la Fontaine Arétuse!

Belle

Belle Arétuse, ainsi ton onde fortunée
 Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée;
 Un cristal toujours pur, & des flots toujours
 clairs,
 Que jamais ne corrompt l'amertume des Mers.

Voici une Comparaison qui me plaît
 encor davantage, parce qu'elle renferme
 à la fois deux objets, comparez à deux au-
 tres objets. C'est dans une Epître sur l'*En-
 vie*. Il s'agit des gens de lettres qui se dé-
 chirent mutuellement par des satires, & de
 ceux, qui, plus dignes de ce nom, ne sont
 occupés que du progrès de l'art, qui aiment
 jusqu'à leurs rivaux & qui les encouragent.

C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
 Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent ensemble.
 Un suc toujours égal est préparé pour eux;
 Leur pied touche aux Enfers, leur cime est
 dans les Cieux;
 Leur tronc inébranlable, & leur pompeuse
 tête,
 Résistent en se touchant aux coups de la tem-
 pête.
 Ils vivent l'un par l'autre; ils triomphent du
 tems,

G

Tan-

Tandis que sous leur ombre on voit de vils
serpens

Se livrer en fissant des guerres intestines ,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Il y a très-peu de Comparaisons dans ce
goût ; il n'est rien de plus rare que de ren-
contrer dans la nature un assemblage de
Phénomènes qui ressemble à d'autres , &
qui produise en même - tems de belles
images : de telles hautez sont fort au-des-
sus de la Poësie ordinaire , & transportent
un homme de goût.

J'ai été étonné de ne trouver presque
point de Comparaisons dans les Odes de
Rousseau , voici presque les seules.

Ainsi que le cours des années
Se forme de jours & de nuits ,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie & d'ennuis.

Outre que cette idée est fort commune,
le cercle marqué de joie , me paraît une ex-
pression vicieuse , & *la joie* , au singulier ,
oposée aux *ennuis* en pluriel , me paraît un
grand défaut.

Il y a dans la même Ode une espèce de
Com-

COMPARAISONS. 75

Comparaison plus ingénieuse, qui roule sur le même sujet.

Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux Jumeaux de la Fable ;
Plaça jadis au rang des Dieux ,
Couple de Dèitez bifare ;
Tantôt habitant du Ténare ,
Et tantôt citoïen des Cieux.

Il y a de l'esprit dans cette idée ; mais je ne sçais si les chagrins & les plaisirs de cette vie nous mettent en éfet dans le Ciel & dans l'Enfer. Cette expression sembleroit plus convenable dans la bouche d'un homme passionné, qui exagéreroit ses tourments & ses satisfactions. Dieu n'a point fait l'homme dans cette vie, pour être tantôt dans la béatitude céleste, & tantôt dans les peines infernales ; & de plus, Castor & Pollux, en jouissant de l'immortalité, six mois chez Jupiter, & six mois chez Pluton, ne passoient pas de la joie à la douleur, mais seulement d'un hémisphère à l'autre. Il est essentiel qu'une Comparaison soit juste ; toutefois, malgré ce défaut, cette idée a quelque chose de vis, de neuf & de brillant, qui fait plaisir au Lecteur.

G 2 Voici

76 COMPARAISONS.

Voici la seule Comparaison que je trouve après celle-ci dans les Odes de Rousseau. C'est dans l'Ode qu'il fit après une maladie. Il compare son corps à un arbre renversé par terre.

Tel qu'un arbre stable & ferme,
Quand l'hiver, par sa rigueur,
De la sève qu'il renferme
A refroidi la vigueur;
S'il perd l'utile assistance
Des apuis, dont la constance
Soutient ses bras relâchés,
Sa tête altière & hautaine
Cachera bien-tôt l'arène
Sous ses rameaux desséchés.

Je souhaiterois dans ces Vers plus d'harmonie & des expressions plus justes. *La constance des apuis qui soutient des bras relâchez*, est une expression barbare. Le plus grand défaut de cette Comparaison est de n'être pas fondée. Il n'arrive jamais qu'on étâie un arbre que l'hiver a gelé. Tant de fautes dans un Poète de réputation, doivent rendre les Ecrivains extrêmement circonspects & leur faire voir combien l'art d'écrire en Vers est difficile.

COMPARAISONS. 77

Il y a de très-belles Comparaisons dans Milton ; mais leur principal mérite vient de la nécessité où il est de comparer les objets étonnants & gigantesques qu'il représente , aux objets plus naturels & plus petits qui nous sont familiers. Par exemple , en faisant marcher *Satan* , qui est d'une taille énorme , il le fait appuyer sur une lance , & il compare cette lance à un mât d'un grand navire ; au lieu que nous comparons le canon à la foudre , il compare le tonnerre à notre artillerie. Ainsi toutes les fois qu'il parle du Ciel & de l'Enfer , il prend ses similitudes sur la terre. Son sujet l'entraînoit naturellement à des Comparaisons , qui sont toutes d'une espèce opposée à l'espèce ordinaire ; car nous tâchons, autant qu'il est en nous, de comparer les choses à des objets plus relevés qu'elles ; & il est , comme j'ai dit , forcé à une manière contraire.

Un vice impardonnable dans les Comparaisons , & toutefois trop ordinaire , est le manque de justesse. Il n'y a pas long - tems que j'entendis à un Opéra nouveau un morceau qui me parut surprenant.

G 3 Comme

Comme un Zéphir qui caresse
Une fleur sans s'arrêter ,
Une volage Maîtresse
S'empresse de nous quitter.

Assurément des caresses constantes , & sans s'arrêter , faites à la même fleur , sont le simbole de la fidélité & ne ressemblent en rien à une Maîtresse volage. L'Auteur a été emporté par l'idée du Zéphir , qui d'ordinaire sert de comparaison aux inconstances ; mais il le peint ici , sans y penser , comme le modèle des sentimens les plus fidèles ; & , à la honte du siècle , ces absurdités passent à la faveur de la Musique. Concluons que toute Comparaison doit être juste , agréable , & ajouter à son objet , en le rendant plus sensible.



DIALO.



DIALOGUES

EN VERS.

L'ART du Dialogue consiste à faire dire à ceux qu'on fait parler, ce qu'ils doivent en éfet se dire. N'est-ce que cela, me répondra-t'on ? Non, il n'y a pas d'autre secret ; mais ce secret est le plus difficile de tous. Il suppose un homme qui a assez d'imagination pour se transformer en ceux qu'il fait parler, assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, & assez d'art pour intéresser.

Le premier genre du Dialogue, sans contredit, est celui de la Tragédie. Car non-seulement il y a une extrême difficulté à faire parler des Princes convenablement ; mais la Poësie noble & naturelle qui doit animer ce Dialogue, est encor la chose du monde la plus rare.

Le Dialogue est plus aisé en Comédie ; & cela est si vrai, que presque tous les

Au-

80 DIALOGUES

Auteurs Comiques dialoguent assez bien.
Il n'en est pas ainsi dans la haute Poësie.
Corneille lui-même ne dialogue point
comme il faut dans huit ou neuf Pièces.
Ce sont de longs raisonnements embar-
rassés. Vous n'y retrouvez point ce Dia-
logue vif & touchant du Cid.

L E C I D.

Ton malheureux amant aura bien moins de
peine

Amourir de ta main, qu'à vivre avec ta haine.

C L I M E N E.

Va, je ne te hais point.

L E C I D.

Tu le dois.

C L I M E N E.

Je ne puis.

L E C I D.

Crains-tu si peu la honte & si peu les faux-
bruits ? &c.

Le Chef-d'œuvre du Dialogue est en-
cor une Scène dans les Horaces.

H O R A C E.

Allez vous a nommé. Je ne vous connais plus.

CURIACE.

EN VERS,

81

CURIACE.

Je vous connais encor, & c'est ce qui me
tuë, &c.

Peu d'Auteurs ont sçu imiter les éclairs
vifs de ce Dialogue pressant & entre-cou-
pé. La tendre molesse, & l'élégance
abondante de Racine, n'a guères de ces
traits de répartie & de réplique en deux
ou trois mots, qui ressemblent à des
coups d'escrime, poussez & parez pres-
qu'en même-tems.

Je n'en trouve guères d'exemples que
dans l'Œdipe nouveau.

ŒDIP E.

J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIP E.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

ŒDIP E.

N'importe, il est commis.

JOCAS-

JOCASTE.

O comble de misère !

ŒDIPÉ.

O trop fatal hymen ! O feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPÉ.

Non , je ne le suis plus , &c.

Il y a cent autres hautez de Dialogue ; dans le peu de bonnes Pièces qu'a données Corneille ; & toutes celles de Racine , depuis Andromaque , en sont des exemples continuels.

Les autres Auteurs n'ont point ainsi l'art de faire parler leurs Auteurs. Ils ne s'entendent point ; ils ne se répondent point pour la plûpart. Ils manquent de cette Logique secrète , qui doit être l'ame de tous les entretiens , & même des plus passionnez.

Nous avons deux Tragédies , qui sont plus remplies de terreur , & qui par des scituations intéressantes touchent le spectateur , autant que celles de Corneille ,
de

de Racine & de Voltaire. C'est Electre & Radamiste ; mais ces Pièces étant mal dialoguées & mal écrites , à quelques baux endroits près , ne seront jamais mises au rang des Ouvrages classiques qui doivent former le goût de la jeunesse ; c'est pourquoi on ne les cite jamais , quand on cite les Ecrivains purs & châtiez.

Le Lecteur est au suplice, lorsque dès les premières Scènes il voit , dans Electre , *Arcas* qui dit à cette Princesse ,

Loin de faire éclater le trouble de votre ame ,
Flâtez plutôt d'*Itis* l'audacieuse flâme ;
Faites que votre hymen se diffère d'un jour ,
Peut-être verrons-nous *Oreste* de retour.

Outre que ces Vers sont durs & sans liaison, quel sens presentent-ils ? Ne pourroit-on pas flâter la passion d'*Itis* en montrant du trouble ? Ce n'est même que par son trouble qu'une fille peut flâter la passion de son Amant. Il falloit dire ; *Loin de faire voir vos terreurs, flâtez Itis* ; mais quelle liaison y a-t'il entre flâter la flâme d'*Itis*, & faire que son hymen avec *Itis* se diffère ? Il n'y a là ni raisonnement ni diction , & rien n'est plus mauvais.

En-

Ensuite ELECTRE dit à Itis.

Dans l'état où je suis , toujours triste ; quels charmes

Peuvent avoir des yeux presque éteints dans les larmes.

Porte ailleurs ton amour , & respecte mes pleurs.

E G I S T E.

Ah ! ne m'enviez pas cet amour , inhumaine ;
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.

Ce n'est pas-là répondre. Que veut dire ; *Ne m'enviez pas mon amour ?* En quoi Electre peut-elle envier cet amour ? Cela est intelligible & barbare.

Clitemnestre vient ensuite qui demande au jeune Itis , si sa fille Electre se rend enfin à la passion de ce jeune homme ; & elle menace Electre , en cas de résistance. Egiste alors dit à Clitemnestre ,

Je ne puis la contraindre , & mon esprit confus. . .

CLITEMNESTRE *répond.*

Par ce raisonnement je connais vos refus ,

Mais

Mais Egiste n'a fait-là aucun raisonnement. Il dit en un Vers seulement ; *Qu'il ne peut contraindre Electre.*

Il falloir faire raisonner Itis , pour lui reprocher son raisonnement. Enfin quand le Tiran arrive , il demande encore à Clitemnestre , si Electre consent au mariage ?

ELECTRE répond.

Oùï , pour ce grand hymen , ma main est toute prête ;

Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang.

Et je la garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide & impertinente pointe !
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang.
 Cela s'entendrait naturellement , en faveur de ton fils. Et ici cela veut dire , en faveur de ton sang que je veux faire couler.
 Y a-t'il rien de plus pitoïable que cette équivoque.

EGISTE répond à cette pointe détestable.

Cruelle , si mon fils n'arrêtoit ma vengeance ,
 J'éprouverois bien-tôt jusqu'où va ta confiance.

H

Mais

86 D I A L O G U E S

Mais il n'a pas été ici question de *constance*. Il veut dire aparemment ; je me vengerois de toi , en éprouvant ta *constance* dans les suplices : mais *je me vengerois* , suffit ; & *jusqu'où va ta constance* , n'est que pour la rime.

Après cela Egiste quitte Clitemnestre , en lui disant ;

Mais ma fille paraît , Madame , je vous laisse , Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand-on dit ; quelqu'un *paraît* , *je vous laisse* ; cela fait entendre que ce quelqu'un est notre ennemi , ou qu'on a des raisons pour ne pas paraître devant lui ; mais point du tout , c'est ici de sa propre fille dont il parle. Quelle raison a-t'il donc pour s'en aller ? *Il va travailler* , dit-il , *au repos de la Grèce* ; mais on n'a pas dit encor un seul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette fille qui vient-là , aussi mal-à-propos que son pere est sorti , termine l'Acte , en racontant à sa confidente qu'elle est amoureuse. Elle le dit en Vers inintelligibles , & finit par dire ;

Allons trouver le Roi ;
Faisons tout pour l'amour , s'il ne fait rien
pour moi.

Quelle

Quelle raison, je vous prie, de faire tout pour l'amour, si l'amour ne fait rien pour elle. Quel jeu de mots, indigne d'une Soubrette de Comédie. Si je voulais examiner ici toute la Pièce, on ne verroit pas une page qui ne fut pleine de pareils défauts. Ce n'est point ainsi que dialogue Sophocle; & il n'a point sur-tout défiguré ce sujet Tragique par des Amours possiches, par une Iphianasse, & un Itis, personnages ridicules. Il faut que le sujet soit bien bon pour avoir réussi au Théâtre, malgré tous les défauts de l'Auteur; mais aussi il faut convenir qu'il a sçu très-bien conserver cette sombre horreur, qui doit régner dans la Pièce d'Electre, & qu'il y a des situations touchantes, des reconnaissances qui attendrissent plus que les plus belles Scènes de Racine, lesquelles sont souvent un peu froides, malgré leur élégance.

M. de Voltaire dialogue infiniment mieux que M. de Crébillon, de l'aveu de tout le monde; & son stile est si supérieur, que dans quelques-unes de ses Pièces, comme dans Brutus & dans Jules-César, je ne crains point de le mettre à côté du grand Corneille, & je n'avance rien là

88 D I A L O G U E S

que je ne prouve. Voïons les mêmes sujets traitez par eux. Je ne parle pas d'Œdipe ; car il est sans difficulté que l'Œdipe de Corneille n'approche pas de l'autre. Mais choïssions dans Cinna & dans Brutus des morceaux qui aïent le même fonds de pensées.

CINNA , *parlant à Auguste.*

J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats,
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats ;
Chaque Peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure.

Telle est la loi du Ciel , dont la sage équité ,
Seme dans l'Univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment le Monarchique ,
Et le reste des Grecs la liberté publique.

Les Partes, les Persans veulent des Souverains ;
Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

1°. *Toutes sortes d'Etats reçus par tous les climats* , n'est pas une bonne expression , attendu qu'un Etat est toujours Etat, quelque forme de Gouvernement qu'il ait. De plus , on n'est point reçu par un climat.

2°. Ce

2°. Ce n'est point une injure qu'on fait à un Peuple en changeant ses Loix. On peut lui faire tort : on peut le troubler ; mais *injurer* n'est pas le terme convenable & propre.

3°. *Les Macédoniens aiment le Monarchique.* Il sous-entend l'Etat Monarchique. Mais ce mot, *Etat*, se trouvant trop éloigné, le *Monarchique* est-là un terme vicieux ; un adjectif, sans substantif.

Que dans tous vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours
sacrée.

Tout ce morceau d'ailleurs est très-prosaïque.

Il est très-utile d'éplucher ainsi les fautes de stile & de langage où tombent les meilleurs Auteurs, afin de ne point prendre leurs manquements pour des règles ; ce qui n'arrive que trop souvent aux jeunes gens & aux Etrangers.

Brutus le Consul, dans la Tragédie de ce nom, s'exprime ainsi dans un cas fort aprochant.

Arons, il n'est plus tems, chaque Etat à ses loix,
Qu'il tient de sa nature & qu'il change à son
choix :

Esclaves de leurs Rois, & même de leurs
Prêtres,

Les Toscans semblent nez pour servir sous
des Maîtres,

Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudroient quel'Univers fut esclave comme
eux.

La Grèce entière est libre, & la molle Ionie,
Sous un joug odieux languit assujétie...

Rome eut ses Souverains, mais jamais absolus.

Son premier Citoïen fut le grand Romulus.

Nous partagions le poids de sa grandeur su-
prême,

Numa qui fit nos Loix y fut soumis lui-même.

Rome enfin, je l'avouë, a fait un mauvais
choix, &c.

J'avouë hardiment que je donne ici la
préférence au stile de Brutus.

Après ces quatre Tragiques, je n'en
connais point qui méritent la peine d'être
lûs; d'ailleurs il faut se borner dans ses lec-
tures. Il n'y a dans Corneille que cinq ou
six Pièces, qu'on doive ou plutôt qu'on
puisse

E N V E R S. 91

puisse lire. Il n'y a que l'*Electre* & le *Radamiste* chez M. Crébillon, dont un homme qui a un peu d'oreille puisse soutenir la lecture; mais pour les Pièces de Racine, je conseille qu'on les lise toutes très-souvent, hors les *Frères Ennemis*.



DIALO.



DIALOGUES

EN PROSE.



Les premiers *Dialogues* supportables qu'on ait écrit en Prose dans notre langue, sont ceux de la Motte le Vayer; mais ils ne peuvent en aucune manière être comparez à ceux de M. de Fontenelle. J'avouerai aussi que ceux de M. de Fontenelle ne peuvent être comparez à ceux de Cicéron ni à ceux de Galilée, pour le fonds & la solidité.

Il semble que cet ouvrage ne soit fait uniquement que pour montrer de l'esprit. Tout le monde veut en avoir, & on croit en faire provision quand on lit ces *Dialogues*. Ils sont écrits avec de la légèreté & de l'art; mais il me semble qu'il faut les lire avec beaucoup de précaution, & qu'ils sont remplis de pensées fausses.

Un esprit juste & sage ne peut souffrir que la Courtisane Phriné se compare à
Alexan-

DIALOGUES EN PROSE. 93

Alexandre , & qu'elle lui dise ; *Si vous êtes un aimable Conquérant , je suis une aimable Conquérante ; que les Belles sont de tous pays , & que les Rois n'en sont pas , &c.*

Rien n'est plus faux que de dire , que les hommes se défendroient trop bien , si les femmes les attaquoient ; & toute cette métaphysique d'amour ne vaut rien , parce qu'elle est frivole & qu'elle n'est pas vraie. Rien n'est bon que le vrai. Le vrai seul est aimable.

Il est encor très-faux , qu'il n'y ait pas des siècles plus méchans les uns que les autres. Le dixième siècle à Rome étoit certainement beaucoup plus pervers que le dix - huitième. Il y a cent exemples pareils.

Il n'est pas plus vrai *qu'avoir de l'esprit , soit uniquement un hazard.* Car c'est la culture principale qui forme l'esprit ; & si cela n'étoit pas ainsi , un Païsan en auroit autant que l'homme du monde le plus cultivé.

Rien n'est encor plus faux que ce qu'on met dans la bouche d'Elizabeth d'Angleterre , parlant au Duc d'Alençon. Elle veut lui persuader qu'il a été heureux , parce qu'il a manqué quatre fois la Roïauté.

té. *Toujours des imaginations, dit-elle, des espérances, & jamais de réalité : voilà votre bonheur ; vous n'avez fait que vous préparer à la Roïauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au Mariage.*

Quelle pitié de comparer la fureur de régner du Duc d'Alençon, & les malheurs horribles qu'elle lui causa, avec les petits artifices de la Reine Elizabeth, pour ne se point marier. Quelle fausseté de prétendre que le bonheur consiste dans des espérances si cruellement confonduës. Enfin est-il rien de plus faux que ces paroles : *Voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes point aperçu.* Un bonheur qu'on ne sent point, peut-il être un bonheur ?

Il est honteux pour la Nation, que ce Livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait séduit si long-tems.

Voici encor une pensée aussi fausse que recherchée. » Mais songez que l'honneur gâte tout en amour, dès qu'il y entre. D'abord c'est l'honneur des femmes qui est contraire aux intérêts des amans ; & puis du débris de cet honneur-là, les amans s'en composent un autre, qui est fort contraire aux intérêts
» des

» des femmes. Voilà ce que c'est que d'a-
 » voir mis l'honneur d'une partie dont il
 » ne devoit point être.

Quel stile ! un honneur qui est de la partie ;
 mais rien ne paraît encor plus faux &
 plus mal placé que Faustine , qui se com-
 pare à Marcus Brutus , & prétend avoir
 eu autant de courage , en faisant des infir-
 délités à Marc-Aurele son mari , que Bru-
 tus en eut en tuant l'Usurpateur de Rome.
Je voulois, dit-elle, éfraïer tellement tous les ma-
ris, que personne n'osât songer à l'être, après
l'exemple de Marc-Aurele. Ya-t'il rien de plus
éloigné de la raison qu'une telle pensée ?

Ya-t'il rien de plus mauvais goût & de
 plus indécent, que de mettre en paralelle
 le Virgile travesti de Scaron avec l'Enéi-
 de , & de dire que le magnifique & le ri-
 dicule sont si voisins , qu'ils se touchent ?
 On reconnoît trop à ce trait le méprisable
 dessein d'avilir tous les génies de l'anti-
 quité & de faire valoir je ne sçai quel stile,
 compassé & bourgeois , aux dépens du
 noble & du sublime.

Pourquoi dire , *si par malheur la vérité se*
montreroit telle qu'elle est, tout seroit perdu. Le con-
 traire n'est-il pas d'une vérité reconnue ?

Cette pensée - ci n'est - t'elle pas aussi
 fauf-

fausse que les autres. *Il y auroit trop d'injustice à souffrir qu'un siècle eut plus de plaisir qu'un autre.* N'est-il pas évident que le siècle de Louis XIV. dans lequel on a perfectionné tous les arts aimables & toutes les commodités de la vie, a fourni plus de plaisirs que le siècle de Charles IX. & de Henri III ? Est-il bien raisonnable de faire dire par Julie de Gonzague à Soliman, qui fait le sophiste avec elle : *A un certain point la vanité est un vice ; un peu en-deça c'est une vertu.* Voilà la première fois qu'on a donné ce nom à la vanité ; & les raisonnements entortillez de ce Dialogue ne prouveront jamais cette nouvelle morale.

Autre fausseté : *Qui veut peindre pour l'immortalité , doit peindre des fots.* Les grands Poètes & les grands Historiens n'ont point peint des fots. Molière même , que l'on fait parler ici , n'auroit point peint pour la postérité, s'il n'avoit mis que la sottise sur le Théâtre.

Mais ce que je trouve de plus faux que tout cela, c'est la Duchesse de Valentinois se comparant à César , parce qu'elle a été aimée étant vieille.

Des pensées si puériles & si propres à révolter tous les esprits sensés , n'ont pu cependant

cependant empêcher le succès du Livre , parce que les pensées fines & vraies y sont en grand nombre ; & quoiqu'elles se trouvent pour la plupart dans Montagne & dans beaucoup d'autres Auteurs , elles ont le mérite de la nouveauté dans les Dialogues de Fontenelle , par la manière dont il les enchâsse dans des traits d'Histoire intéressants & agréables. Si ce Livre doit être lû avec précaution , comme je l'ai dit , il peut être lû aussi avec plaisir , & même avec fruit , par tous ceux qui aimeront la délicatesse de l'esprit , & qui sauront discerner l'agréable d'avec le forcé , le vrai d'avec le faux , le solide d'avec le puérile , mêlez à chaque page dans ce Livre ingénieux.

Le malheur de ce Livre , & de ceux qui lui ressemblent, est d'être écrit uniquement pour faire voir qu'on a de l'esprit. Le célèbre Professeur Rollin avoit grande raison de comparer les Ouvrages utiles , aux arbres que la nature produit avec peine , & les Ouvrages de pur esprit , aux fleurs des champs , qui croissent & qui meurent si vite. La perfection consiste , comme dit Horace , à joindre les fleurs aux fruits.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

I DES-



DESCRIPTION

D E

L' E N F E R.



N voit dans tous les Poètes épiques des descriptions de l'Enfer. Il y en a une aussi dans la *Henriade*, au septième Chant ; mais comme elle est fort longue & entremêlée de beaucoup d'autres idées, j'aime mieux y renvoyer le Lecteur. J'en comparerai seulement quelques endroits, avec ce que dit le Télémaque sur le même sujet.

» Dans cette peine il entreprit de descendre aux Enfers, par un lieu célèbre
 » qui n'étoit pas éloigné du camp ; on
 » l'appelloit *Acherontia*, à cause qu'il y
 » avoit en ce lieu une Caverne affreuse,
 » de laquelle on descendoit sur les rives
 » de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La Ville étoit
 » sur un rocher, posée comme un nid sur
 » le haut d'un arbre ; au pied de ce ro-
 » cher,

DESCRIPTION DE L'ENFER. 99

» cher, on trouvoit la Caverne, de laquelle
 » le les timides mortels n'osoient appro-
 » cher. Les Bergers avoient soin d'en dé-
 » tourner leurs Troupeaux. La vapeur
 » souffrée du Marais Stygien, qui s'exha-
 » loit sans cesse par cette ouverture, em-
 » pestoit l'air. *Tout autour* il ne croissoit
 » ni herbes ni fleurs. On n'y sentoit ja-
 » mais les doux zéphirs, ni les graces
 » naissantes du Printems, ni les riches
 » dons de l'Automne. La terre aride y
 » languissoit. On y voïoit seulement
 » quelques arbustes dépourvûs, & quel-
 » ques cyprès funestes. Au loin même,
 » *tout à l'entour*, Cérès refusoit aux La-
 » boueurs ses moissons dorées. Bacchus
 » sembloit en vain y promettre ses doux
 » fruits. Les grapes de raisin se dessé-
 » choient au lieu de meurir. Les Naïa-
 » des tristes ne faisoient point couler une
 » onde pure. Leurs *flots* étoient toujours
 » amers & troubles. Les oiseaux ne chan-
 » toient jamais *dans* cette terre hérissée
 » de ronces & d'épines, & n'y trouvoient
 » aucun Bocage pour se retirer. Ils al-
 » loient chanter leurs amours sous un
 » Ciel plus doux. Là on n'entendoit que
 » les croassemens des Corbeaux, & la

100 DESCRIPTION

» voix lugubre des Hyboux. L'herbe
 » même y étoit *amère*, & les Troupeaux
 » qui la païssoient ne sentoient point
 » la douce joie qui les fait bondir. Le
 » Taureau suïoit la Génisse. Le Ber-
 » ger, tout abattu, oublioit sa Musette
 » & sa Flûte.

» De cette Caverne sortoit de tems en
 » tems une fumée noire & épaisse, qui
 » faisoit une espèce de nuit au milieu du
 » jour. Les Peuples voisins redoubloient
 » alors leurs Sacrifices pour apaiser les
 » Divinités Infernales. Mais souvent les
 » hommes à la fleur de leur âge, & dès
 » leur plus tendre jeunesse, étoient les
 » seules Victimes que ces Divinités cruel-
 » les prenoient plaisir à *immoler*, par une
 » funeste *contagion*.

» C'est-là que Télémaque résolut de
 » chercher le chemin de la sombre de-
 » meure de Pluton. Minerve, qui veil-
 » loit sans cesse sur lui & qui le couvroit
 » de son Egide, lui avoit rendu Pluton
 » favorable. Jupiter même, à la prière
 » de Minerve, qui avoit ordonné à Mer-
 » cure, qui descend tous les jours aux
 » Enfers, pour livrer à Caron un certain
 » nombre de morts, de dire au Roi des
 » Om-

» Ombres, qu'il laissât entrer le fils d'U-
» lyse dans son Empire.

» Télémaque se dérobe du camp pen-
» dant la nuit. Il marche à la clarté de la
» lune, & il invoque cette puissante Di-
» vinité, qui étant dans le Ciel l'astre bril-
» lant de la nuit, & sur terre la chaste Dia-
» ne, est aux Enfers la redoutable Hécate.
» Cette Divinité écouta favorablement
» ses vœux, parce que son cœur étoit
» pur, & qu'il étoit conduit par l'amour
» pieux qu'un fils doit à son pere. A peine
» fut-il auprès de l'entrée de la Caverne,
» qu'il entendit l'Empire souterrain mu-
» gir. La terre trembloit sous ses pas. Le
» Ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui
» sembloient tomber sur la terre. Le jeune
» fils d'Ulyse sentit son cœur ému, & tout
» son corps étoit couvert d'une sueur gla-
» cée; mais son courage le soutint. Il leva
» les mains & les yeux au Ciel. Grands
» Dieux, s'écria-t'il, j'accepte ces présages
» que je crois heureux. Achevez votre
» ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas,
» il se presenta hardiment. Aussi-tôt la fu-
» mée épaisse, qui rendoit l'entrée de la
» Caverne funeste à tous les animaux,
» dès qu'ils en aprochoient, se dissipa;

» l'odeur empoisonnée cessa pour un peu
 » de tems. Télémaque entra seul ; car
 » quel autre mortel eût osé le suivre ?
 » Deux Crétois, qui l'avoient accompa-
 » gné jusqu'à une certaine distance de la
 » Caverne & auxquels il avoit confié son
 » dessein , demeurèrent tremblans & à
 » demi morts , assez loin de-là dans le
 » Temple , faisant des vœux & n'espé-
 » rant plus de revoir Télémaque.

» Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la
 » main , s'enfonce dans ces ténèbres hor-
 » ribles ; bien-tôt il aperçoit une soible
 » & sombre lueur , telle qu'on la voit
 » pendant la nuit sur la terre. Il remarque
 » les ombres légères qui voltigent autour
 » de lui ; il les écarte avec son épée ; en-
 » suite il voit les tristes bords du Fleuve
 » marécageux , dont les eaux bourbeuses
 » & dormantes ne font que tournoïer. Il
 » découvre sur ce rivage une foule in-
 » nombrable de morts privez de la sépul-
 » ture , qui se présentent en vain à l'im-
 » pitoïable Caron : ce Dieu , dont la
 » vieillesse éternelle est toujours triste &
 » chagrine , mais pleine de vigueur , les
 » menace , les repousse & admet d'abord
 » dans sa Barque le jeune Grec.

On

On ne ſçauroit aprouver que ce Télémaque deſcende aux Enfers de ſon plein gré , comme on fait un voïage ordinaire. Il me ſemble que c'eſt-là une grande faute ; en éſet , cette deſcription a l'air d'un recit de voïageur , plutôt que de la peinture terrible qu'on devoit attendre. Rien n'eſt ſi petit que de mettre à l'entrée de l'Enfer des grapes de raiſin qui ſe deſſéchent. Toute cette deſcription eſt dans un genre trop médiocre ; & il y règne une abondance de choſes petites , comme dans la plûpart des lieux communs , dont le Télémaque eſt plein.

Je ne ſçai ſ'il eſt permis dans un Poëme Chrétien de faire aller les Saints aux Enfers. Mais il eſt beaucoup mieux d'y faire transporter Henri IV. en ſonge par Saint Louis , que ſi ce Héros y alloit en éſet , ſans y être entraîné par une Puiffance ſupérieure.

Henri , dans ce moment , d'un vol précipité,
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté,
Vers un ſéjour informe , aride , affreux , ſau-
vage ,

De l'antique cahos abominable image ,
Impénétrable aux traits de ces ſoleils brillants,

Chef-

104 DESCRIPTION

Chef-d'œuvres du Très-Haut, comme lui
bienfaisants,

Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, & la confusion,
Y semblent établir leur domination.

Là gît la sombre envie, à l'œil timide & lou-
che,

Versant sur des lauriers les poisons de sa bou-
che.

Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étince-
lans.

Triste amante des Morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît & s'ad-
mire.

La faiblesse, au teint pâle, aux regards abatus,
Tyran qui cède au crime & détruit les vertus,
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.
La tendre hypocrisie, aux yeux pleins de
douceur,

(Le Ciel est dans ses yeux, l'Enfer est dans
son cœur.)

Le faux-zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfan, pere de tous les crimes.

Je dirai hardiment que j'aime mieux cette peinture des vices , qui de tout tems ont ouvert aux misérables mortels l'entrée de cette horrible demeure , que la description de Virgile , dans laquelle il met les remords vangeurs , avec la crainte , la faim & la pauvreté.

*Luētus & ultrices posuere cubilia , cura
Et metus & malè suada fames & turpis egestas.*

La pauvreté mène moins aux Enfers que la richesse ; mais je ne peux supporter la description bizarre & bigarée que fait Rousseau.

L'ordre donné , la scéance réglée ,
Et des Démon's la troupe rassemblée ;
Furent assis les sombres Députés ,
Selon leur ordre , emplois & dignitez.
Au premier rang , le Ministre Asmodée ,
Et Belzébut à la face échaudée ,
Et Bélial , puis les Diables Mineurs ,
Juges , Préfets , Intendants , Gouverneurs ,
Représentant le Tiers-Etat du Gouffre ;
Alors assis sur un Trône de soufre ,

Lucifer

106 DESCRIPTION

Lucifer *rouffe* , & faisant un signal ,
Tint ce discours au Sénat Infernal.

.....
.....

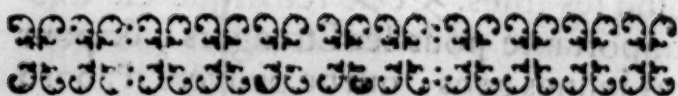
- » Quel noir complot, quels ressorts inconnus
- » Font aujourd'hui tarir mes revenus ?
- » Depuis un mois assemblant mes Ministres,
- » J'ai feuilleté mes Journaux, mes Registres;
- » De jour en jour l'Enfer perd de ses droits,
- » Le Diable oisif y souffle dans ses doigts.

Il régné dans cette peinture un mélange de terrible & de ridicule , & même de plusieurs stiles , lequel n'est point convenable au sujet. La chute de l'homme , que l'Auteur traite sérieusement , ne peut admettre le bas Comique. Il falloit imiter plutôt l'énergie outrée de Milton , & la haute du Tasse. *Une face échaudée , des Diables Mineurs , Lucifer qui touffe , des Démons soufflant dans leurs doigts* , ne sont pas un début décent , pour arriver à l'amour de Dieu qui est traité dans cette Pièce. C'est une grimace ; c'est le Sac de Scapin dans le *Misanthrope*. Chaque chose doit être traitée dans le stile qui lui est propre ; & il y a de la dépravation de goût à mêler ainsi

ainsi les stiles. Cette remarque est très-importante pour les Etrangers , & pour les jeunes gens , qui ne peuvent d'abord discerner s'il y a des termes bas dans un sujet noble , & voir que le sujet est par-là défiguré.



EPIGRAMME.



EPIGRAMME.



'EPIGRAMME ne doit pas être placée dans un plus haut rang que la Chançon.

L'Epigrame plus libre & son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Mais je ne conseillerois à personne de s'adonner à un genre qui peut apporter beaucoup de chagrin avec peu de gloire. Ce fut par-là malheureusement qu'un célèbre Poëte de nos jours commença à se distinguer. Il n'avoit réussi ni à l'Opéra ni au Théâtre Comique. Il se dédommagea d'abord par l'Epigrame ; & ce fut la source de toutes ses fautes & de tous ses malheurs. La plûpart des sujets de ses petits ouvrages sont même si licentieux, & représentent un débordement de mœurs si horrible, qu'on ne peut trop s'élever contre des choses si détestables, & je n'en

n'en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui se sentent du talent. La débauche & la facilité qu'on trouve à rimer des Contes libertins, n'entraînent que trop la jeunesse ; mais on en rougit dans un âge plus mûr. Il faut tâcher de se conduire à vingt ans comme on souhaiteroit de s'être conduit quand on en aura quarante. L'obscénité n'est jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans Rousseau le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons esprits, même aux plus rigides ; c'est la paraphrase de *totus Mundus fabula est*.

Ce Monde-ci n'est qu'un œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différens.

Là sur la scène en habit dramatique,
Brillent Prélats, Ministres, Conquérans,
Pournousvilpeupleassis aux derniers rangs,
Troupe futile & des Grands rebutée,
Par nous d'en-bas la Pièce est écoutée ;
Mais nous païons, utiles Spectateurs ;
Et si la Pièce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les Acteurs.

Il n'y a rien à reprendre dans cette jolie Epigramme, que peut-être ce Vers ;

K Troupe

Troupe futile & des Grands rebutée.

Il paraît de trop ; il gâte la comparaison des Spectateurs & des Comédiens ; car les Comédiens sont fort éloignés de mépriser le Parterre.

Mais on voit par ce petit morceau , d'ailleurs achevé , combien l'Auteur étoit condannable de donner dans des infamies , dont aucune n'est si bien écrite que cette Epigramme , aussi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu'il y a quelques Epigrammes Héroïques ; mais elles sont en très-petit nombre dans notre langue. J'appelle *Epigrammes Héroïques* , celles qui présentent à la fin une pensée ou une image forte & sublime , en conservant pourtant dans les Vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans Marot. Elle est peut-être la seule qui caractérise bien ce que je dis.

Lorsque Maillard , Juge d'Enfer , menoit
A Montfaucon Semb. lançay l'âme rendre,
A votre avis lequel des deux tenoit

Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre ,

Maillard

EPIGRAMME. III

Maillard sembloit homme que Mort va
pendre,

Et Semb lançay fut si ferme vieillard,

Que l'on cuidoit pour vrai qu'il menât pen-
dre

A Montfaucon le Lieutenant Maillard.

Voilà de toutes les Epigrammes, dans le goût noble, celle à qui je donneroïis la préférence. On a distingué les Madrigaux des Epigrammes; les premiers consistoient dans l'expression délicate d'un sentiment, les seconds dans une plaisanterie. Par exemple, on appelle Madrigal, ces Vers charmants de Mr. Ferrand.

Etre l'Amour quelquefois je desire,
Non pour régner sur la terre & les Cieux;
Car je ne veux régner que sur Thémire,
Seule elle vaut les mortels & les Dieux;
Non pour avoir un bandeau sur les yeux;
Car de tout point Thémire m'est fidelle;
Mais seulement pour épuiser sur elle
Du Dieu d'Amour & les traits & les feux.

Les Epigrammes qui n'ont que le mérite d'offenser, n'en ont aucun; & comme d'ordinaire c'est la passion seule qui les

K 2 fait,

fait, elles sont grossières. Qui peut souffrir dans Malherbe,

Cocu de long, cocu de travers,

Sor au-delà de toutes bornes;

Comment te plains-tu de mes Vers,

Toi qui souffre si bien les cornes?

Peut-être cette détestable Epigramme réussit-elle de son tems; car le tems étoit fort grossier, témoins les Satires de Régnier, qui n'avoient aucune finesse & qui cependant furent goûtées.

Je ne sçai si cette Epigramme-ci de Rousseau n'est pas aussi condamnabile.

L'usure & la Poësie

Ont fait jusques aujourd'hui,

Du Fesse-Mathieu de Brie,

Les délices & l'ennui.

Ce rimailleur à la glace

N'a fait qu'un pas de ballet,

Du Châtelet au Parnasse

Et du Parnasse au Châtelet.

Où est la plaisanterie, où est le sel, où est la finesse de dire cruëment, qu'un homme

EPIGRAMME. 113

me est un usurier ? Comment est-ce qu'on fait un pas de ballet du Châtelet au Parnasse ? De plus , dans une Epigramme il faut rimer richement. C'est un des mérites de ce petit Poëme. La rime de *Poësie* , avec de *Brie* , est mauvaise ; mais ce qu'il y a de plus mauvais dans cette Epigramme , c'est la grossièreté de l'injure.

Cette grossièreté condannable , est un vice qui se rencontre trop souvent dans les Pièces satiriques , dans les Epitres & Allégories de cet Auteur. Les termes de saquin , bélître , maroufle , & autres semblables , qui ne doivent jamais sortir de la bouche d'un honnête-homme , doivent encor moins être soufferts dans un Auteur qui parle au Public.





F A B L E.



U lieu de commenoer ici par des morceaux détachés qui peuvent servir d'exemples, je commencerai par observer que les Français sont le seul Peuple moderne chez lequel on écrit également des Fables.

Il ne faut pas croire que toutes celles de la Fontaine soient égales. Les personnes de bon goût ne confondront point la FABLE DES DEUX PIGEONS. *Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre*, avec celle qui est si connuë: *La Cigale aiant chanté tout l'été*, ou avec celle qui commence ainsi: *Maître Corbeau sur un arbre perché*; ce qu'on fait apprendre par cœur aux enfans, & ce qu'il y a de plus simple, & non pas de meilleur, les Vers même qui ont le plus passé en proverbe, ne sont pas toujours les plus dignes d'être retenus. Il y a incomparablement plus de personnes dans l'Europe qui savent par cœur: *J'appelle un chat, un chat, & Rollet un fripon*; &

bau-

Baucoup de pareils Vers, qu'il n'y en a qui
aïent retenu ceux-ci.

Pour paroître honnête homme ; en un mot ,
il faut l'être.

Il n'est point ici-bas de moisson sans culture ;
Celui-là fait le crime à qui le crime sert.

Tout Empire est tombé , tout Peuple eut ses
Tyrans ;

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au pre-
mier.

C'est un poids bien-faisant qu'un nom trop
tôt fameux.

Nous ne vivons jamais , nous attendons la vie.

Le crime a ses Héros , l'erreur a ses Martirs.

La douleur est un siècle , & la mort un mo-
ment.

Tous ces Vers sont d'un genre très-su-
périeur à *j'appelle un chat , un chat* ; mais un
proverbe bas est retenu par le commun
des hommes plus aisément qu'une maxi-
me noble ; c'est pourquoi il faut bien
prendre garde qu'il y a des choses qui
sont dans la bouche de tout le monde ,
sans avoir aucun mérite ; comme ces
Chansons triviales qu'on chante sans les
estimer , & ces Vers naïfs & ridicules de
Comé-

Comédie qu'on cite sans les approuver ;

Entendez-vous , Bailly , ce sublime langage.
Si vous ne m'entendez , je vous aime autant
sourd.

& cent autres de cette espèce.

C'est particulièrement dans les Fables
de la Fontaine qu'il faut discerner soigneusement ces Vers naïfs, qui aprochent
du bas, d'avec les naïvetés élégantes dont
cet aimable Auteur est rempli.

La Fourmi n'est pas prêteuse.

Ils sont trop verts , *dit-il* , & bons pour des
Goujats.

Cela est passé en proverbe. Combien
cependant ces proverbes sont-ils au-dessous
de ces maximes d'un sens profond
qu'on trouve en foule dans le même Aute-
teur ?

Des enfans de Japhet , toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Plutôt souffrir que mourir ,

C'est la devise des hommes.

Il n'est pour voir que l'œil d'un maître.

Quant

Quant à moi j'y mettrois encor l'œil de l'a-
mant,

Lynx envers nos pareils , & Taupes envers
nous.

Je ne connais guères de Livre plus
rempli de ces traits , qui sont faits pour le
peuple , & de ceux qui conviennent aux
esprits les plus délicats ; aussi je crois que
de tous les Auteurs , la Fontaine est celui
dont la lecture est d'un usage plus univer-
sel. Il n'y a que les gens un peu au fait de
l'Histoire , & dont l'esprit est très-formé ,
qui lisent avec fruit nos grands Tragi-
ques , ou la Henriade. Il faut avoir déjà
une teinture de Belles - Lettres pour se
plaire à l'Art Poétique ; mais la Fontaine
est pour tous les esprits & pour tous les
âges.

Il est le premier en France qui ait mis
les Fables d'Esopé en Vers. J'ignore si
Esopé eut la gloire de l'invention ; mais
la Fontaine a certainement celle de l'art
de conter. C'est la seconde ; & ceux qui
l'ont suivi n'en ont pas aquis une troi-
sième ; car non-seulement la plupart des
Fables de la Motte Houdart sont prises ,
ou de Pilpay , ou du Dictionnaire d'Her-
belot ;

belot, ou de quelques Voïageurs, ou d'autres Livres; mais encor toutes sont écrites en général d'un stile un peu forcé. Il avoit beaucoup d'esprit; mais ce n'est pas assez pour réussir dans un art; aussi tous ses Ouvrages, en tous les genres, ne s'élèvent guères communément au-dessus du médiocre. Il y a dans la foule quelques hautez & des traits fort ingénieux; mais presque jamais on n'y remarque cette chaleur & cette éloquence, qui caractérisent l'homme d'un vrai génie; encor moins ce bon naturel, qui plaît tant dans la Fontaine. Je sçai que tous les Journaux, que tous les Mercurres, les Feüilles Hebdomadaires qu'on faisoit alors, ont retenti de ses louanges. Mais il y a long-tems qu'on doit se défier de tous ces éloges. On sçait assez tous les petits artifices des hommes pour aquérir un peu de gloire. On se fait un parti; on louë afin d'être louié. On engage dans ses intérêts les Auteurs des Journaux; mais bien-tôt il se forme par la voix du Public un Arrêt souverain, qui n'est dicté que par le plus ou le moins de plaisir qu'on a en lisant, & cet Arrêt est irrévocable.

Il ne faut pas croire que le Public ait eu

un

un caprice injuste, quand il a réprouvé dans les Fables de M. de la Motte des naïvetés qu'il paraît avoir adoptées dans la Fontaine. Ces naïvetés ne sont point les mêmes. Celles de la Fontaine lui échappent & sont dictées par la nature même. On sent que cet Auteur écrivoit dans son propre caractère, & que celui qui l'imitait en cherchoit un. Que la Fontaine appelle *un chat*, qui est pris pour Juge, *Sa Majesté fourrée*; on voit bien que cette expression est venue se présenter sans effort à son Auteur. Elle fait une image simple, naturelle & plaisante: mais que la Motte appelle un Cadrans, *un Gréfier Solaire*; vous sentez là une grande contrainte, avec peu de justesse. Le Cadrans seroit plutôt le Greffe, que le Gréfier. Et combien d'ailleurs cette idée de *Gréfier* est-elle peu agréable? La Fontaine fait dire élégamment au Corbeau par le Renard,

Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.

La Motte appelle une rave, un *Phénomène potager*. Il est bien plus naturel de nommer *Phénix*, un Corbeau qu'on veut flâter, que d'appeler une rave, un *Phénomène*. La Motte appelle cette rave, un
Colosse.

Colosse. Que ces mots de *Colosse* & de *Phénomène* sont mal appliquez à une rave, & que tout cela est bas & froid !

Je sçai bien qu'il est nécessaire d'avoir une connoissance un peu fine de notre langue pour bien distinguer ces nuances ; mais j'ai vû beaucoup d'Etrangers qui ne s'y méprennent pas , tant le naturel a de beauté , & tant il se fait sentir. Je me souviens qu'un jour étant à une représentation de la Tragédie d'*Inès* avec le jeune Comte de *Sinzendorf* , il fut révolté à ces Vers.

Vous me devez , Seigneur , l'estime & la tendresse.

Il me demanda si on disoit , *j'ai pour vous l'estime* ? & s'il ne falloit pas absolument dire , *j'ai pour vous de l'estime* ? Je fus surpris de cette remarque, qui étoit très-juste. Cela me fit lire depuis *Inès* avec beaucoup d'attention , & j'y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.





D E L A

GRANDEUR DE DIEU.

CE sera dans les Vers que je chercherai les belles Images de la grandeur de Dieu. Je n'ai rien trouvé dans la Prose qui m'ait élevé l'ame en parlant de ce sublime sujet ; & j'avouë que je ne suis point surpris qu'on ait autrefois appellé la Poësie le langage des Dieux. Il y a en effet dans les baux Vers un enthousiasme qui paraît au-dessus des forces humaines. Nul Auteur en Prose n'a parlé de Dieu comme Racine dans Esther.

L'Eternel est son nom ; le monde est son ouvrage,

Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage.

Juge tous les mortels avec d'égales loix,

Et du haut de son Trône interroge les Rois.

Ces quatre Vers sont sublimes. Ils sont, je

L

crois,

122 DE LA GRANDEUR

crois, infiniment plus parfaits en leur genre, que ce commencement de la première Ode sacrée de Rousseau, qui pourtant est fort belle.

Les Cieux instruisent la Terre
A révéler leur Auteur.

Tout ce que leur Globe enferme
Célèbre un Dieu Créateur.

Quel plus sublime Cantique
Que ce Concert magnifique

De tous les Célestes Corps ;

Quelle grandeur infinie,

Quelle Divine Harmonie,

Résulte de leurs accords ?

Le mot *enferme*, n'est ni noble ni agréable ; ce quel Cantique ! quel Concert ! quelle Harmonie ! voilà bien des *quels* ! Ces trois choses d'ailleurs, *Cantiques*, *Concert*, *Harmonie*, se ressemblent trop. *Résulte*, est un mot trop prosaïque. Enfin il y a trop d'épithètes, & vous n'en trouvez pas une dans ces quatre Vers d'Esther.

Voici un morceau de la Henriade, qui me paraît un pendant pour les Vers de Racine.

C'est après une description Philosophique

que des Cieux , qui n'est que de mon
sujet.

Au-delà de leur cours, & loin dans cet espace,
Où la matière nage , & que Dieu seul em-
brasse,

Sont des Soleils sans nombre, & des Mondes
sans fin;

Dans cet abîme immense , il leur ouvre un
chemin,

Par-delà tous ces Cieux , le Dieu des Cieux
réside.

Cette description étonne plus l'imagi-
nation & parle moins au cœur. J'en trou-
ve encor une dans le *dixième Chant de la
Henriade*.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems son Trône inébran-
lable.

Le Ciel est sous ses pieds, de mille Astres
divers

Le cours toujours réglé l'annonce à l'Uni-
vers.

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.

Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle
paix,

124 DE LA GRANDEUR

D'un torrent de plaisirs ennivrés à jamais,
 Pénétrés de sa gloire & remplis de lui-même,
 Adorent à l'envi Sa Majesté suprême.
 Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séra-
 phins,
 A qui de l'Univers il commet les destins.
 Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
 Des Puissances du siècle ils retranchent la race,
 Tandis que les humains, vils jouets de l'er-
 reur,
 Des Conseils Eternels accusent la hauteur.

Je n'aime pas cette hémistiche *de mille*
Astres divers. Ce mot de *mille* est un terme
 oiseux, aussi-bien que celui de *divers*,
 qui n'est guères à la fin du Vers que pour
 rimer ; mais les deux Vers de la Trinité
 sont une chose admirable & unique.

Un fils du grand Racine, qui a hérité
 d'une partie des talens de son pere, a
 donné encor dans son *Poëme sur la Grace*,
 une très-belle idée de la grandeur de
 Dieu.

Ce Dieu d'un seul regard confond toute gran-
 deur.

Des Astres devant lui s'éclipse la splendeur.
 Il prosterné près du Trône où sa gloire étincelle,

Le

Le Chérubin tremblant se couvre de son aîle.
 Rentrez dans le néant, mortels audacieux ;
 Il vole sur les vents, il s'assied sur les Cieux.
 Il a dit à la mer, brise-toi sur ta rive ;
 Et dans son lit étroit la mer reste captive.
 Les foudres vont porter ses ordres confiés,
 Et les nuages sont la poudre de ses piés.
 C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos monta-
 gnes,
 Suspendit le soleil, étendit nos campagnes,
 Qui pèse l'Univers dans le creux de sa main.
 Notre Globe à ses yeux est semblable à ce
 grain,
 Dont le poids fait à peine incliner la balance.
 Il souffle, & de la mer tarit le gouffre immense.
 Nos vœux & nos encens sont dûs à son pou-
 voir.

Il faut avouer que les plus baux Vers
 de ce passage, sont ceux où M. Racine a
 suivi son génie, & les plus mauvais sont
 ceux qu'il a voulu copier de l'Hébreu ;
 tant le tour & l'esprit des deux langues est
 différent. *Peser l'Univers dans le creux de sa*
main, ne paraît en Français qu'une image
 gigantesque & peu noble, parce qu'elle
 présente à l'esprit l'effort qu'on fait pour

126 DE LA GRADEUR DE DIEU.

soutenir quelque chose , en formant un creux dans sa main. Quand quelque chose nous choque dans une phrase , il faut en chercher la source , & on la trouve sûrement. Car le *je ne sçai quoi* n'est jamais une raison. Il n'est pas permis à un homme de Lettres de dire que cela ne plaît pas , à moins que la raison n'en soit si palpable , qu'elle n'ait pas besoin d'être indiquée. Par exemple , ce n'est pas la peine de disserter , pour faire voir que ce Vers est très-mauvais ;

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

Car outre que l'image est très-dégoûtante , elle est très-fausse. On sçait assez aujourd'hui que l'eau n'est point de la poudre. Mais le reste du morceau est bon. Il ne faudroit pas à la vérité trop répéter ces idées ; elles deviennent alors des lieux communs. Le premier qui les emploie avec succès , est un Maître ; & un grand Maître ; mais quand elles sont usées , celui qui les emploie encor , court risque de passer pour un écolier déclamateur.



LANGAGE.

LE moïen le plus sûr et presque le seul d'aquérir une connoissance parfaite des finesses de notre Langue, & sur-tout de ces exceptions qui paraissent si contraires aux règles; c'est de converser souvent avec un homme instruit. Vous apprendrez plus dans quelques entretiens avec lui, que dans une lecture qui laisse presque toujours des doutes. Nous avons beau lire aujourd'hui les Auteurs Latins, l'étude la plus assidue ne nous apprendra jamais quelles fautes les Copistes ont glissées dans les Manuscrits; quel mot impropre Saluste, Tite-Live ont employé. Nous ne pouvons presque jamais discerner ce qui est hardiesse heureuse, d'avec ce qui est licence condannable.

Les Etrangers sont, à l'égard de nos Auteurs, ce que nous sommes tous à l'égard des Anciens. La meilleure méthode est d'examiner scrupuleusement les excellents Ouvrages. C'est ainsi qu'en a usé

M. de Voltaire dans son *Temple du Goût*. Je veux entrer ici dans un examen plus approfondi de la pureté de la Langue, & j'ai choisi exprès la belle Comédie du *Misanthrope*, de même que M. l'Abbé d'Olivet a recherché les fautes contre la Langue, échappées au grand Racine. Un homme qui saura remarquer du premier coup d'œil les petits défauts de Langage dans une Pièce, telle que le *Misanthrope*, pourra être sûr d'avoir une connaissance parfaite de la Langue. Rien n'est plus propre à guider un Etranger, & un tel travail ne sera pas inutile à nos Compatriotes.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers.

Une estime glorieuse est chère ; mais elle n'a point de régals chers. Il falloit dire, *des plaisirs peu chers* ; ou plutôt tourner autrement la phrase. On dit dans le style bas, *cela est un régal pour moi* ; mais non pas, *il a des régals pour moi*.

Et quand on a quelqu'un qui hait, ou qui déplaît.

J'ai quelqu'un que je hais. L'expression est

est vicieuse. On dit , *j'ai une chose à faire ;*
non pas , *j'ai une chose que je fais.*

Que pour avoir vos biens, on dresse un artifice.

On use d'artifice ; on ne le dresse pas.
On dresse , on tend un piège avec artifice.
On emploie un artifice , on fait jouer
des ressorts avec artifice.

Ne ferme point mes yeux au défaut qu'on lui
trouve.

Il faut remarquer que du tems de Molière , on disoit encor *trouve*. La Fontaine a dit dans les Citrouilles , *je la trouve* ; mais l'usage a aboli ce terme.

Mais si son amitié pour moi se fait paraître.

Une amitié paraît , & ne se fait point
paraître. On fait paraître ses sentimens ,
& les sentimens se font connaître.

Non , ce n'est pas , Madame , un bâton qu'il
faut prendre ;

Mais un cœur à leurs vœux moins facile &
moins tendre.

On

On ne peut pas dire prendre un cœur facile , au lieu d'un bâton ; cela est évident. *Facile à leurs vœux* , est bon ; mais *tendre à leurs vœux* , n'est pas Français ; parce qu'on est tendre pour un Amant, & non pas tendre à un Amant.

Et ses soins tendent tous pour accrocher quelqu'un.

Les soins peuvent tendre à quelque chose, mais non pour quelque chose. Mes vœux tendent à Paris , & non pour Paris.

Et son jaloux dépit contre moi se détache.

Le dépit peut se déchaîner contre quelqu'un , s'attacher à le décrier , éclater, &c. On détache un ennemi , un parti ; on se détache de quelqu'un.

On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.

On s'emporte , on se déchaîne , on s'irrite , on crie , on cabale contre une personne , & non *sur* elle : on se jette , on tire sur elle ; on épuise la satire sur elle.

Mon-

Monfieur remplit ma place à vous entretenir.

On ne peut dire, *je remplis la place à travailler* ; il faut dire, *en travaillant*. Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de Monfieur, en m'entretenant avec vous.

Pour peu que d'y fonger, vous nous faffiez les mines.

Faire mine de quelque chofe, eft une bonne expreffion dans le ftile familier. Je fais mine de l'aimer. Je fais mine de l'applaudir. *Faire la mine*, fignifie faire la grimace ; & on ne doit pas dire, je fais la mine d'aimer, la mine de haïr ; parce que faire la mine, eft une expreffion abfoluë, comme faire le plaifant, le dévot, le connoiffeur.

Oüi, toute mon amie elle eft, & je la nomme.

Il faut dire, toute mon amie qu'elle eft ; & non pas, *toute mon amie elle eft, je la nomme*. Cet *ô* eft de trop ; *je la nomme*, eft vicieux. Le terme propre eft, *je la déclare*.

clare. On ne peut nommer qu'un nom.
Je le nomme grand , vertueux , barbare.
Je le déclare indigne de mon amitié.

Renverse le bon droit , & tourne la justice.

L'expression , *tourne la justice* , n'est pas juste. On tourne la rouë de la fortune ; on tourne une chose , un esprit même , à un certain sens ; mais tourner la Justice , ne peut signifier séduire , corrompre la justice.

Au bruit que contre vous sa malice a tourné.

Tourner un bruit , ne peut pas plus se dire , que tourner la Justice. On peut tourner des traits contre quelqu'un ; mais un bruit ne peut être une chose qui se tourne.

On peut aisément remarquer que l'exposition de ces fautes , n'est pas d'un critique malin qui cherche vainement à rabaisser Molière ; mais d'un esprit équitable , qui veut combattre l'abus qu'on fait quelquefois des Ecrits de ce grand homme , en citant pour des autorités consacrées des fautes de Langue. C'est dans cet-

te

te vûë innocente & utile que je vais examiner la Tragédie de Pompée, de Pierre Corneille.

EXAMEN DES FAUTES DE
LANGAGE, DANS LA TRAGÉDIE
DE POMPE'E.

Sont les titres affreux, dont le droit de l'é-
pée

Justifiant Cézar, a condamné Pompée.

On ne peut pas dire *le titre dont on con-
damne* ; mais le titre sur lequel , par le-
quel , ou le titre qui condamne.

Et qui veut être juste en de telles saisons ,
Balance le pouvoir & non pas les raisons.

En de telles saisons , est une expression lâ-
che & vicieuse. *Balance le pouvoir* , n'est
pas le mot propre ; il vouloit dire , *consul-
te son pouvoir*.

Cette émissive, & *non pas les raisons*, dit
tout le contraire de ce qu'il doit dire.
Ce sont précisément les raisons ; c'est-à-

M dire,

dire , la raison d'Etat qu'on examine & qu'on pèse.

Soutiendrez-vous un faix , sous qui Rome
succombe ,
Sous qui tout l'Univers se trouve foudroïé ?

Le mot , *foudroïé* , est très-impropre ;
un fardeau ne foudroïe pas , il accable.

Mais quoique vos encens le traitent d'im-
mortel.

Le mot *d'encens* ne peut admettre de
pluriel. Il falloit absolument *vos encens*.

Il cesse de devoir , quand la dette est d'un
rang
A ne point s'aquitter qu'aux dépends de leur
sang.

On ne dit point le *rang d'une dette* , mais
la nature d'une dette ; & il falloit dire , à
ne s'en acquitter qu'aux dépends de leur
sang. La négative *point* , ne se met jamais
avec *ne* , quand elle est suivie d'un *que*. Je
ne corrigerai ce Vers *que* quand on m'en
aura montré le défaut. Je n'irai à Paris
que quand je serai libre. Je n'écrirai *que*
quand j'aurai du loisir , &c.

Assurer

Assurer sa puissance & sauver son estime.

Sauver n'a-là aucun sens. Il ne veut pas dire, conserver sa réputation; il ne signifie pas conserver son estime. Il est un barbarisme inintelligible.

Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.

Prêter l'esprit, n'est pas Français; mais c'est une licence qu'on devoit peut-être accorder à la Poësie.

Et son dernier soupir, est un soupir illustre.

Soupir illustre, est bon à la vérité en Grammaire, mais en Poësie il tient un peu du phébus.

Ce Prince d'un Sénat Maître de l'Univers,
Si-tôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
Les Monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie.

La construction est vicieuse: elle seroit pardonnable à une grande passion; mais ici c'est Cléopâtre qui parle de sang froid.

Il en couta la vie & la tête à Pompée.

M 2

On

On sent combien *la tête* est de trop.

Je connois ma portée , & ne prends point le change ;

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Ces deux Vers , & sur-tout le dernier , sont des expressions basses & trop populaires ; *& un peu bien du* , est barbare.

Mais plus dans l'insolence elle s'est emportée.

On s'emporte à des excès d'insolence.
On s'emporte avec insolence, à trop d'insolence , & non pas *dans l'insolence*.

De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.

Il falloit *avant qu'à lui*. L'adverbe *auparavant* ne sert jamais de conjonction. On ne dit point , je passerai par Strasbourg, auparavant d'aller à Paris; mais avant d'aller , ou avant que d'aller à Paris.

De relever du coup dont ils sont étourdis.

Il falloit *de se relever*; *étourdis*, est trop bas.

Quoiqu'il en fasse, enfin.

Il faut, *quoiqu'il fasse*; sur-tout dans le
file noble.

Il venoit à plein voile.

On dit, à *pleines voiles*. Ce mot, *voile*,
est *séminin*.

Voilà ce qu'attendoit,
Ce qu'au juste, Osiris, la Reine demandoit.

Le régime de ces deux verbes est mal
placé; c'est une faute, mais légère.

Tout beau, nous vous devons le tour.

Sont des termes bas & comiques; mais
ce ne sont pas des fautes Grammaticales.

Il nous falloit pour vous craindre, votre
clémence.

Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendit mal-
heureux.

Toute cette phrase est mal construite.
En voici le sens. Votre clémence étoit
dangereuse pour vous ; & nous avons
craint que par un sentiment trop géné-
reux, vous ne vous rendissiez malheureux
en usant mal de vos droits.

Je m'apaiserois Rome avec votre supplice.

On ne peut dire, *s'apaiser quelqu'un* ;
comme on dit s'immoler, se concilier,
s'aliéner quelqu'un.

Comme a-t'elle reçu les offres de ma flâme ?

Comme, au lieu de *comment*, étoit déjà
une faute du tems de Corneille.

Elle craint toutefois ;
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois.

On traite avec mépris. On a du mépris.
On ne fait point de mépris.

D'un Astre envenimé , l'invincible poison.

L'invincible poison d'un Astre, est une
pensée

pensée fautive, mal exprimée, quoique la Grammaire soit ici observée.

Qu'il eut voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes.

Il falloit, *que le bonheur de mes armes.*

Quoi, de la même main & de la même épée,
Dans un tel désespoir à ses yeux a passé.

Comment peut-on passer d'une main;
& d'une épée, dans un désespoir.

Quelques soins qu'ait César. *IV*

On prend des soins, on a soin de quelque chose, on agit avec soin; mais on ne peut dire en général, avoir des soins. *Comment d'entendre 11, 22*

Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Cette inversion n'est pas permise. On en sent la raison. Elle vient de la dureté de ces deux monosyllabes; *pour de.*

Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas.

Il falloit, ils ont *l'esprit bas* ; sur-tout ,
naissance , étant au singulier.

De quoi peut satisfaire un cœur si généreux ,
Le sang abject & vil de ces deux malheureux ?

De quoi peut satisfaire , n'est pas Français ;
il falloit , *comment* , ou *en quoi*.

J'en ai déjà parlé ; mais il a sçu gauchir.

Gauchir est un terme trop peu noble.

C'est ce glorieux titre à present effectif.

Effectif est un terme du Barrau.

A mes vœux innocents sont autant d'ennemis.

Il falloit *de mes vœux* : on n'est pas en-
nemi à , on est ennemi *de*.

Permettez cependant qu'à ces douces amor-
ces ,

Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles
forces.

Ces deux Vers sont un galimatias, pour
le

le sens & pour l'expression. *Des amorces*, ne donnent pas des forces, & on ne se sent pas *un cœur nouveau à une amorce*.

Mes yeux, puis-je vous croire, & n'est-ce point un songe,

Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge?

Un *songe*, qui forme un mensonge *sur des vœux*, forme une phrase trop entortillée & trop peu exacte. C'est du galimatias.

Qu'avec chaleur Philippe on court à le vanger.

On court vanger, saisir, prendre; combattre. On ne court point *à combattre*, *à prendre*, *à saisir*, *à vanger*.

Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat.

Pour grand que, n'étoit plus en usage dès le tems de Corneille. On ne trouve pas de ces expressions surannées dans les Lettres Provinciales, qui sont de même date. Il *en rabat*, est un terme de tout tems ignoble.

Le

Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre.

Il faut *juger de sa vertu par la mienne*. Il n'est pas permis de joindre en cette occasion le pluriel au singulier. Phédre dans Racine , au lieu de dire , *j'excitai mon courage à le persécuter* , ne dit point , *J'excitai nôtre courage à le persécuter*.

Parce qu'au point qu'il est , j'en voudrois faire autant.

Parce que , fait toujours en Vers un très-mauvais éfet ; au *point qu'il est* , est actuellement surané & famillier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte , Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte.

Il falloit dire , *permise à la douleur* , & non pas *trop juste*. Une plainte n'est pas juste à la douleur , comme un habit est juste au corps.

Vous êtes satisfaite , & je ne la suis pas.

Il faut , *je ne le suis pas* ; parce que ce *le* est neutre & indéclinable. Si on demandoit

doit à des Dames , êtes vous satisfaites ?
Elles répondroient , *nous le sommes* , & non
pas , nous les sommes. Ainsi une femme
doit dire , je *le* suis , & non je *la* suis.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir.

Il falloit , *aucun ordre* , *aucun soin* n'a pu
le *secourir*.

Leur Roi n'a pû jouir de ton cœur adouci ;
Et Pompée est vangé ce qu'il peut l'être ici.

De ton cœur adouci , ne peut se mettre
au lieu de ta clémence. *Ce qu'il peut l'être* ,
ne peut être reçu pour signifier , autant
qu'il peut l'être ; & c'est une grande faute
de Langage dans un Auteur moderne d'a-
voir mis ,

Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.
Ta nouvelle victoire & le bruit éclatant ,
Qu'aux changemens de Roi pousse un peu-
ple inconstant.

*Un Peuple qui pousse un bruit aux change-
mens de Roi* , est un galimatias insupportable.

Et

Et parmi ces objets , ce qui le plus m'afflige.

Il n'est pas permis dans le stile noble de placer ainsi l'adverbe au - devant du verbe. On ne peut pas dire en Vers héroïques , *ce qui davantage me plaît , ce que patiemment je suporte , ce que à contre-cœur je fais , ce que prudemment je diffère.*

J'ajoute une Requête.

Ce terme du Barrau n'est point admis dans la Poësie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.

Calmez , modérez. votre impatience ; mêlez un frein à votre impatience. Voilà le mot propre. *Faire force* , est barbare.

Non pas César , non pas à Rome encore.
Il faut que ta défaite , & que tes funérailles,
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles;
Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi.

Cette *elle* tombe sur Rome , & semble tomber sur la cendre de César , par la construction de la phrase. *Aussi chère que moi ;*

moi ; on ne sçait si c'est Cornélie qui est aussi chère , ou si c'est à elle que cette cendre est aussi chère. Ces amphibologies jettent une obscurité désagréable dans le stile. Je n'ai relevé que celle-ci , pour n'être pas trop long ; mais la Tragédie que j'examine est pleine de ces obscuritez. C'est un défaut qu'il faut éviter avec soin.

Et quand tout mon effort se trouvera rompu.

On rompt un projet , une ligne , des liens , une assemblée ; on arrête un effort , on s'y oppose , on le surmonte , on le rend inutile , &c.

J'ai vû le désespoir qu'il a voulu choisir.

On entre dans un désespoir , on s'abandonne , on se livre au désespoir ; on ne le choisit pas.

Il est de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité.

On dit bien *notre destin* ; la fatalité ordonne , &c. mais on ne dit pas , *il est de la fatalité* , comme on dit , *il est d'usage* ; l'aigreur est un terme très-impropre , & l'amertume

N s'oppo-

s'oppose à la douceur , & non à la *fatalité*.

Je me suis arrêté dans cet examen uniquement aux fautes de Langage , & je n'ai pas parlé des vices du stile , dont le nombre est prodigieux. Cette discussion n'étoit pas de mon sujet , non plus que les hauteurs de détail , dont cette Tragédie vicieuse & irrégulière est remplie.

La lecture assidue des bons Auteurs vous sera encor plus nécessaire , pour vous former un stile pur & correct , que l'étude de la plûpart de nos Grammaires. Ce qu'on apprend sans peine & par le secours du plaisir , se fixe bien plus fortement dans la mémoire , que ce qu'on étudie avec des dégoûts , dans des préceptes secs , souvent très-mal digérez , & dans lesquels on ne trouve que trop de contradictions. Je recommande sur-tout aux jeunes gens de ne point lire la nouvelle Grammaire du Sieur Abbé Girard ; elle ne seroit qu'embarrasser l'esprit , par les nouveautez difficiles dont elle est remplie ; & sur-tout elle serviroit à corrompre le stile. Jamais Auteur n'a écrit d'une manière moins convenable à son sujet. Il affecte ridiculement d'employer des tours & des phrases , qu'on proscriroit
dans

dans ces Romans bourgeois & familiers dont nous sommes rassasiés. Qui croiroit qu'un Auteur, qui veut instruire la jeunesse, se serve des expressions suivantes dans une Grammaire raisonnée ?

On aura beau fulminer contre mes termes ; un discours est une pièce émaillée de différentes phrases.

Les mots doivent, dans le discours, répondre par le rang & l'habillement à leurs fonctions. Les mots, au pluriel, ont la physionomie décidée.

Le district du Pronom, la portion dont il est doté, les déclinaisons, sont batuës & terrassées. Non-seulement tout ce Livre est écrit dans ce misérable stile ; mais il y a beaucoup de fautes contre la Langue. Par exemple, *habillement de la nuit*, pour, *habillement de nuit*. *Quoi faire*, pour, *que faire*. *C'est soi qui fait*, au lieu de dire, *on fait soi-même*.

Enfin, il y a des termes obscènes, malgré le grand précepte de Quintilien, qui ordonne d'en éviter jusqu'aux moindres apparences.

Les Grammaires de l'Abbé Régnier, Desmarêts & de Restaud, sont bien plus sages & instructives.



LETTRES FAMILIÈRES.



Es Lettres Familières , écrites avec négligence & d'un stile aprochant de la conversation , vous pourront donner l'usage de cette manière libre & dégagée , dont on converse & dont on écrit à ses amis ; mais ce n'est pas dans la lecture de tant de Recueils de Lettres imprimées qu'il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d'ordinaire qu'à cause des petites anecdotes qu'elles renferment. Et si on retranchoit des Lettres de Madame de Sévigné , ce grand nombre de petits faits qui les soutiennent , & qui sont racontés avec tant de vivacité & de naturel , je doute qu'on en put soutenir la lecture. Les Lettres de Balzac & de Voiture eurent en leur tems beaucoup de réputation ; mais on voit bien qu'elles avoient été écrites pour être publiques ; & cela seul , en les privant nécessairement du naturel qu'elles devoient avoir , devoit à la
longue

longue les décréditer. Il faut lire ce qu'on en dit dans le *Temple du Goût*. Les jugemens qu'on y trouvera ont paru sévères ; mais ils me semblent très-justes , & rien n'est plus propre à conduire l'esprit d'un jeune homme.

J'oserois même aller encor plus loin que l'Auteur du *Temple du Goût* , dans l'idée que je me suis formée des Lettres de Voiture. J'en ai trouvé plusieurs , dans lesquelles cette petite & méprisable envie d'avoir de l'esprit lui fait dire des choses , dont la décence & l'honnêteté même peuvent être alarmées. Il veut consoler le Maréchal de Grammont sur la mort de son pere. Il lui dit :

» Est-il vrai qu'en un siècle où les exem-
 » ples d'un bon naturel sont si rares , vous
 » soïez affligé d'une perte qui vous rend
 » un des plus riches hommes de France.
 » Cela , sans mentir , est admirable & au-
 » dessus de vos exploits ; mais comme il
 » peut y avoir de l'excès dans les meil-
 » leures choses , votre douleur qui a été
 » juste , ne le seroit plus à cette heure ,
 » si elle duroit davantage. Votre réputa-
 » tion augmente , & votre bien ne dimi-

» nuë pas ; car on dit , qu'en argent & en
 » poulaille , vous aurez quelque chose
 » de considérable.

Est-ce ainsi qu'on écrit à un homme sur
 la mort d'un père ? assurément *non erat his
 locus*. Jamais badinage ne fut plus déplacé ; & jamais badinage ne fut plus froid ,
 plus bas & plus indécent.

Il falloit que l'esprit de plaisanterie ;
 qui est par lui-même un très-mince mérite , tint lieu alors d'un grand talent , puis-
 qu'il donna tant de réputation à Voiture. Tout homme de bon sens , & formé sur
 les bons modèles de l'Antiquité , trouveroit la plûpart de ces plaisanteries forcées
 & insipides.

Il compare Mademoiselle de Rambouillet à la mer , & il dit :

» Il me semble que vous vous res-
 » semblez comme deux gouttes d'eau ,
 » la mer & vous. Il y a cette différen-
 » ce , que toute vaste & grande qu'elle
 » est , elle a ses bornes , & vous n'en
 » avez point ; & que tous ceux qui con-
 » noissent votre esprit , avoient qu'il n'a
 » ni fond ni rive ; & je vous supplie , de
 » quel abîme avez-vous tiré ce déluge de
 » Let-

» Lettres que vous avez envoié ici ?

Est-il bien plaisant de dire dans un autre endroit, que le mot de Cordonniers vient de ce qu'ils donnent des Cors ?

La fameuse Lettre de la *Carpe au Brochet*, étoit-elle digne, en bonne-foi, de l'admiration qu'on lui a prodiguée ? On sçait que Voiture s'étant trouvé dans une société où étoit le grand Condé, on y avoit joué à des petits jeux, dans l'un desquels ce Prince étoit apellé *Brochet*, & Voiture *la Carpe* ; la Carpe dit donc au Brochet :

» Les Baleines de la Mer Atlantique
 » suent à grosses gouttes, & sont toutes
 » en eau, quand elles vous entendent
 » nommer. Des Harangs frais qui vien-
 » nent de Norvège, nous assurent que la
 » mer s'est glacée cette année plutôt que
 » de coutume, par la peur que l'on y
 » avoit eüe, sur les nouvelles que quel-
 » ques Macreuses y avoient aportées que
 » vous dirigiez vos pas vers le Nord.
 » Certaines Anguilles de mer crient déjà
 » comme si vous les écorchiez. Les Loups-
 » Marins ne sont que des pauvres Can-
 » cres

» cres auprès de vous ; & si vous contri-
 » nuez , vous avalerez la mer & les pois-
 » sons.

Tout ce qu'on peut dire , ce me sem-
 ble , d'une telle Lettre , c'est que ces jeux
 sont pardonnables , quand on ne les don-
 ne pas pour de bonnes choses ; mais
 qu'ils sont d'un très - bas prix quand on
 les veut trop estimer.

Il y a dans Voiture d'autres Lettres d'un
 caractère plus délicat & d'un goût plus
 fin ; telle est , par exemple , la Lettre au
 President de Maisons , au sujet d'une af-
 faire qu'il lui recommande. Elle n'a pas
 le mérite de celle qu'Horace écrit à Tibé-
 re Néron dans un cas à peu près sembla-
 ble. Mais elle a ses graces & son mérite.

» Madame de Marilly, Monsieur, s'est
 » imaginée que j'avois quelque crédit
 » auprès de vous : & moi , qui suis vain ,
 » je ne lui ai pas voulu dire le contraire.
 » C'est une personne qui est aimée & esti-
 » mée de toute la Cour & qui dispose de
 » tout le Parlement. Si elle a bon succès
 » d'une affaire , dont elle vous a choisi
 » pour Juge , & qu'elle croie que j'y aie
 » contri-

» contribué quelque chose, vous ne sçau-
 » riez croire l'honneur que cela me fera
 » dans le monde, & combien j'en serai
 » plus agréable à tous les honnêtes gens.
 » Je ne vous propose que mes intérêts
 » pour vous gagner; car je sçai bien,
 » Monsieur, que vous ne pouvez être
 » touché des vôtres, sans cela je vous
 » promettois son amitié; c'est un bien
 » par lequel les plus sévères Juges se
 » pourroient laisser corrompre, & dont
 » un si honnête homme que vous doit
 » être tenté. Vous le pouvez acquérir jus-
 » tement; car elle ne demande de vous
 » que la justice. Vous m'en ferez une,
 » que vous me devez, si vous me faites
 » l'honneur de m'aimer toujours autant
 » que vous avez fait autrefois, & si vous
 » croïez que je suis, *Votre, &c.*

Mais il faut avoïer, avec l'Auteur du
Temple du Goût, que l'on trouve dans Voi-
 ture bien peu de Lettres de ce prix, &
 que tout ce qui est marqué à un si bon
 coin pourroit, comme il le dit, se rédui-
 re à un très-petit nombre de feuillets.
 A l'égard de Balzac, personne ne le lit
 aujourd'hui. Ses Lettres ne serviroient qu'à
 for-

former un pédant. On y trouve à la vérité du nombre & de l'harmonie prosaïque. Mais c'est précisément cela qu'on ne devroit pas trouver dans ses Lettres. C'est le mérite propre des Harangues, des Oraisons Funèbres, de l'Histoire, de tout ce qui demande une éloquence d'appareil & un stile soutenu.

Qui peut tolérer que Balzac écrive à un Cardinal,

» Qu'il a le Sceptre des Rois, & la livrée
» des roses, & qu'à Rome on se sauve à la
» nage au milieu des eaux de senteurs ?

Qui peut ne pas mépriser ces pitoïables hyperboles ? Si les déclamations froides & forcées ont tant servi à décréditer le stile de Balzac ; si la contrainte, l'affectation, les jeux de mots, les plaisanteries recherchées, ont fait tant de tort à Voiture, que doit-on penser de ses Lettres imaginaires, qui sont sans objet & qui n'ont jamais été écrites que pour être imprimées ? C'est une entreprise fort ridicule que de faire des Lettres comme on fait un Roman, de se donner pour un Colonel, de parler de son Régiment, & de faire des recits d'avantures qu'on n'a ja-
mais

FAMILIÈRES. 155

mais eûs. Les Lettres du Chevalier d'Her n'ont pas seulement ce défaut ; mais elles ont encor celui d'être écrites d'un stile forcé & tout-à-fait impertinent. On y obtient des Lettres d'Etat pour sa Maîtresse. On la fait peindre en Irôquoise , mangeant une demie - douzaine de cœurs. Enfin on n'a jamais rien écrit de plus mauvais goût , & cependant ce stile a eu des imitateurs.

Il y a des Lettres d'une autre espèce ; comme celles de l'Espion Turc, de Madame du Noyer , les Lettres Juives , Chinoises , Cabalistiques. On ne se méprend pas à leur titre. On voit bien que ce ne sont pas de véritables Lettres ; mais un petit artifice usité , soit pour débiter des choses hardies , soit pour écrire des nouvelles vraies ou fausses. Tous ces Ouvrages , qui amusent quelque-tems la jeunesse crédule & oisive , sont fort méprisés des honnêtes gens. Il en faut excepter les Lettres Persanes : elles sont à la vérité une imitation de l'Espion Turc ; mais leur stile les distingue fort de leur original. Il est nerveux , hardi , singulier , sententieux ; & il ne manque à cet Ouvrage qu'un sujet plus solide.

On

On a beaucoup réussi en France dans un autre genre de Lettres , moitié Vers & moitié Prose. Ce sont de véritables Lettres écrites en éfet à des amis ; mais écrites avec délicatesse & avec soin. Telle est la Lettre, dans laquelle Bachaumont & Chapelle rendent conte de leur Voïage. Telles sont quelques-unes du Comte Antoine Hamilton, de M. Pavillon.

En voici une écrite par l'Auteur de L A HENRIADE à un grand Roi.

» Les Vers que VOTRE MAJES-
 » TE' a faits dans Neiff, ressemblent à
 » ceux que Salomon faisoit dans sa gloi-
 » re, quand il disoit, après avoir tâté de
 » tout ; tout n'est que vanité. Il est vrai
 » que le bon homme parloit ainsi, au mi-
 » lieu de trois cens femmes & de sept
 » cens concubines ; le tout sans avoir
 » donné de Bataille ni fait de Siège. Mais
 » n'en déplaîse, SIRE, à Salomon & à
 » vous, ou bien à vous & à Salomon, il
 » ne laisse pas d'y avoir quelque réalité
 » dans ce monde.

Conquérir cette Silésie,
 Revenir couvert de lauriers
 Dans les bras de la Poësie ;

Donner

Donner aux Belles , aux Guerriers ,
 Opéra , Bal & Comédie ;
 Se voir craint , chéri , respecté ,
 Et connaître au sein de la gloire
 L'esprit de la société ,
 Bonheur si rarement goûté
 Des Favoris de la Victoire.
 Savourer avec volupté ,
 Dans des moments libres d'affaire ,
 Les bons Vers de l'Antiquité ,
 Et quelquefois en daigner faire
 Dignes de la postérité.
 Semblable vie a dequoi plaire ,
 Elle a de la réalité ,
 Et le plaisir n'est point chimère.

» VOTRE MAJESTÉ a fait bien
 » des choses en peu de tems. Je suis per-
 » suadé qu'il n'y a personne sur la terre
 » plus occupé qu'Elle , & plus entraîné
 » dans la variété des affaires de toute es-
 » pèce. Mais avec ce génie dévorant ,
 » qui met tant de choses dans sa sphère
 » d'activité , vous conservez toujours
 » cette supériorité de raison , qui vous
 » élève au-dessus de ce que vous êtes &
 » de ce que vous faites.

O

» Tout

» Tout ce que je crains , c'est que vous
 » ne veniez à trop mépriser les hommes.
 » Des millions d'animaux sans plumes à
 » deux pieds , qui peuplent la terre , sont
 » à une distance immense de votre Per-
 » sonne , par leur ame comme par leur
 » état. Il y a un beau Vers de Milton.

A mongst uncquals no society.

» Il y a encore un autre malheur , c'est
 » que VOTRE MAJESTE' peint si
 » bien les nobles friponneries des Politi-
 » ques , les soins intéressez des Courti-
 » sans , &c. qu'Elle finira par se délier de
 » l'affection des hommes de toute espé-
 » ce , & qu'Elle croira qu'il est démontré
 » en morale , qu'on n'aime point un Roi
 » pour lui-même. SIRE , que je pren-
 » ne la liberté de faire aussi ma démonst-
 » ration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut
 » pas s'empêcher d'aimer , pour lui-mê-
 » me , un Homme d'un esprit supérieur ,
 » qui a bien des talens , & qui joint à
 » tous ces talens-là celui de plaire ? Or ,
 » s'il arrive que par malheur ce génie su-
 » périeur soit Roi , son état en doit-il em-
 » pirer ? Et l'aimera-t'on moins , parce
 » qu'il

» qu'il porte une Couronne ? Pour moi ,
 » je sens que la Couronne ne me refroi-
 » dit point du tout. Je suis, &c.

Voici une Lettre écrite à feu M. le Ma-
 réchal de Berwick , qui me paraît sort
 au-dessus de toutes celles de Voiture.
 J'en ignore l'Auteur ; mais je peux assu-
 rer que j'ai vû à Paris un très-grand nom-
 bre d'Epîtres dans ce goût. C'est propre-
 ment le goût de la Nation.

» Vous venez de gagner une Bataille
 » complète , & glorieuse dans toutes ses
 » circonstances. Vous avez rendu quel-
 » ques services , par cette victoire , à la
 » Couronne d'Espagne. Vous n'avez pas
 » mal fait votre Cour au Roi votre Maî-
 » tre à Versailles. Et le Roi , votre Sou-
 » verain , en paraît presque aussi content
 » ici , que si vous l'aviez gagnée aux por-
 » tes de Londres pour son rétablissement.
 » Je ne sçai comment vous vous trouvez
 » de tout cela ; mais pour moi , je vous
 » en fais de bon cœur mon compliment.
 » Il est vrai que vous vous portez bien ;
 » & que dans une mêlée où vous avez eu
 » le plaisir de vous fourrer bien avant ,

» vous n'avez pû vous faire donner quel-
» que balafre au milieu du visage , ou
» parvenir à quelque incision cruciale au
» haut de la tête ; & ce n'est pas conten-
» tement pour un homme avide de gloi-
» re. Je vous conseille pourtant de ne
» vous en point chagriner & de prendre
» le tout en patience.

» J'avois crû, lorsque vous vous fîtes na-
» turaliser en France, que c'étoit pour met-
» tre à couvert vos biens immenses, en cas
» d'accident; mais je vois bien que ce n'é-
» toit que pour pouvoir exterminer sans
» scrupule tout autant d'Anglais de la Prin-
» cesse Anne qui se trouveroient en votre
» chemin ; & c'est fort bien fait à vous.
» Cependant si je n'avois peur de vous
» mortifier , je vous dirois , que quoi-
» qu'on parle beaucoup de vous ici , on
» ne laisse pas de parler diversement de
» votre conduite. Les uns disent que
» vous êtes trop insolent , & que vous
» faites trop l'entendu à l'égard des En-
» nemis ; & les autres assurent que vous
» ne vous faites pas assez valoir auprès de
» ceux qui vous veulent du bien , & qui
» vous en peuvent faire , quoiqu'il n'y ait
» pas grand mal à tout cela. Examinons

» un

FAMILIÈRES. 161

» un peu vos actions , depuis que vous
» êtes dans le service , pour voir si on
» vous accuse avec raison.

» Lorsqu'à Nervinde on combatit ,
» Et que l'Angleterre alarmée
» Eut appris , par la renommée ,
» La disgrâce qu'elle y souffrit ,
» Tout son Parlement en pâlit ;
» Mais Votre Excellence , animée
» Par les dangers & par le bruit ,
» Par les canons & leur fumée ;
» Mais plus que tout cela , charmée
» De voir leur Orange interdit ,
» Se mit en tête , à ce qu'on dit ,
» De prendre toute son armée ;
» Mais ce fut-elle qui vous prît , &c.





LIBERTÉ.



A Liberté de l'homme est un problème, sur lequel de grands Poètes se sont exercez, aussi bien que les Théologiens. Qui croiroit qu'on trouve dans Pierre Corneille une dissertation assez étendue sur cette matière épineuse? C'est dans sa Tragédie d'Œdipe.

Il est vrai que le sujet comporte une telle digression; mais il faut avouer aussi que ces morceaux sont presque toujours froidement reçus au Théâtre, qui exige une chaleur d'action & de passion presque continuelle. La controverse ne réussit pas beaucoup dans la Tragédie; & ce que Corneille fait dire à son Œdipe, trouvera peut-être ici mieux sa place aux yeux d'un lecteur de sang froid, qu'il ne la trouve au Théâtre, où le Spectateur veut être ému. Quoiqu'il en soit, voici ce morceau qui est plein de très-grandes bautez.

Quoi

Quoi ! la nécessité des vertus & des vices
D'un autre impérieux doit suivre les caprices ;
Et l'homme sur lui-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit ?

L'ame est donc toute esclave ? Une Loi souveraine

Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,

Et nous ne recevons ni crainte ni desir

De cette liberté qui n'a rien à choisir.

Attachez sans relâche à cet ordre sublime,

Vertueux sans mérite, & vicieux sans crime,

Qu'on massacre les Dieux, qu'on brise les Autels,

C'est la faute des Dieux & non pas des mortels.

De toute la vertu sur la terre épanchée,

Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire est due.

Ils agissent en nous, quand nous pensons agir.

Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir.

Et notre volonté, n'aime, hait, cherche, évite,

Que suivant que d'en-haut leur bras la précipite.

Cette tirade a des traits vigoureux & hardis,

hardis, qui s'impriment aisément dans la mémoire, parce qu'il n'y a presque point d'épithètes oiseuses. Mais, comme je l'ai déjà dit, de telles hauteurs sont plus propres à la controverse, qu'à la Tragédie. Il est bon sur-tout d'observer, que plus ce morceau est raisonné, plus il faudroit qu'il fût exact. Œdipe est un très-mauvais Philosophe, quand il dit,

Et nous ne recevons ni crainte ni desir
De cette liberté, &c.

Le libre-arbitre n'a assurément rien de commun avec le desir & la crainte. Personne n'a jamais dit, que la Liberté fut le principe de nos desirs. Il faut aussi remarquer qu'il n'est pas dans la pureré du stile de dire, l'homme a peu de crédit sur soi. On a du pouvoir sur soi. On a du crédit auprès de quelqu'un. *Ordre sublime* ne vaut rien. Sublime veut dire élévation, & ne signifie pas Souverain. Un bras qui précipite une volonté, est absolument barbare; & *que suivant que d'en-haut*, est d'une dureté & d'une cacophonie insupportable.

Les mêmes idées, à peu près, sur la Liberté,

L I B E R T É. 165

berté, se trouvent dans une Epître insérée
parmi les Œuvres de M. de *Voltaire*.

Ah ! sans la Liberté.

Comment sans Liberté serions-nous ses ima-
ges ?

Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?

On ne peut donc lui plaire ; on ne peut l'of-
fenser.

Il n'a rien à punir , rien à récompenser.

Dans les Cieux , sur la terre , il n'est plus de
justice ;

Caton fut sans vertu , Catilina sans vice.

Le destin nous entraîne à nos affreux pen-
chans ,

Et ce cahos du monde est fait pour les mé-
chans , &c.

Ce morceau est plus à sa place , & pa-
rait écrit avec plus de soin. Mais il n'est pas
plus fort & plus nerveux.

D'un artisan suprême , impuissantes machi-
nes ,

Automates pensans mûs par des mains Divi-
nes.

Ces deux Vers-là sont d'un Poète. Mais
celui-ci est d'un homme plus pénétré.

Qu'il

Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit.

Il suffisoit de quatre Vers de cette force dans la bouche d'Œdipe ; le reste ressent trop la déclamation ; ce qui étoit en effet le grand défaut de Corneille. Ce qu'on'a jamais écrit de plus grand & de plus sublime sur la Liberté , se trouve au *septième Chant de la Henriade.*

Sur un Autel de fer , un Livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y grava nos desirs ,
Et nos chagrins cruels , & nos faibles plaisirs :
On voit la Liberté , cette esclave si fière ,
Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonnière ,
Sous un joug inconnu , que rien ne peut briser ,
Dieu fait l'assujétir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes Loix , d'autant mieux attachée ,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix ,
Et souvent au destin pense donner des loix.

Il me semble qu'on ne peut présenter sous une image plus parfaite, cet accord inexplicable de la Liberté de l'homme & de la présence de Dieu ; & qu'un tel morceau vaut mieux que vingt volumes de Controverses sur ces matières intelligibles.

Un Fils de l'illustre Racine a fait un *Poëme sur la Grâce*, dans lequel il étoit bien naturel qu'il parlât de la Liberté. Cependant il n'y a aucun trait frappant qui caractérise cet attribut de la Nature-humaine, que tant de Philosophes lui contestent.

Voici le morceau de ce Poëme, où l'Auteur traite de la Liberté d'une manière plus particulière.

Si l'on en croit pourtant un système flateur,
Pour le bien & le mal l'homme également
libre,

Conserve, quoiqu'il fasse, un constant équi-
libre.

Lorsque pour l'écarter des loix de son devoir,
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,
Aussi-tôt balançant le poids de la nature,
La grace de ses dons redouble la mesure.

Ces Vers sont dans le ton didactique
de

de l'Ouvrage ; mais ils sont un peu lâches ;
comme presque tous ceux de cet Auteur ,
qui d'ailleurs est assez pur & correct. C'est
dans les Ouvrages didactiques qu'il faut
peut - être le plus d'imagination , pour
nourrir la sécheresse du fond & pour en
varier l'uniformité.



ME'TAPHORE.



MÉTAPHORE.

LA *Métaphore* est la marque d'un génie qui se représente vivement les objets. C'est une comparaison vive & subite qu'il fait des choses qui le touchent, avec les images sensibles que présente la nature. C'est l'effet d'une imagination animée & heureuse. Mais cette figure doit être employée avec ménagement. Cicéron dit ;

Verecunda debet esse translatio.

Cette *Métaphore* qu'on trouve, par exemple, dans la Tragédie d'Héraclius est trop forte & trop gigantesque.

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

Il n'est pas non plus naturel à Chimène de dire après la mort de son pere ;

P

J'irai

J'irai sous mes Cyprès accabler tes Lauriers.

Ce n'est pas ainsi que s'exprime la douleur véritable. On a repris aussi dans la Tragédie de Brutus, ces Vers.

Sa Victoire affoiblit vos Ramparts désolez,
Du sang qui les inonde, ils semblent ébran-
lez.

C'est une hyperbole ; & je crois que l'hyperbole est une figure défectueuse par elle-même , puisque par sa nature elle va toujours au-delà du vrai.

Pourquoi aprouve-t'on ces Vers-ci de la mort de César.

Rome qui détruit tout , semble enfin se détruire.

Ce Colosse éfraiant dont le monde est foulé,
En pressant l'Univers est lui-même ébranlé.
Il panche vers sa chute , & contre la tempête,
Il demande mon bras pour affermir sa tête.

C'est que la *Métaphore* porte un caractère sensible de vérité & est parfaitement soutenuë. On aime encore celle-ci dans
Zaïre,

M E T A P H O R E. 171

Zaïre, parce qu'elle a les mêmes conditions & qu'elle est touchante.

Le Dieu qui rend la force aux plus foibles
courageux,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.

Il y a une *Métaphore* bien frappante dans
Alzire, lorsqu'Alvarès dit à Gusman :

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux
mondes.

C'est un magnifique spectacle à l'esprit
qu'une telle idée ; & il est très-rare que
l'exakte vérité se trouve jointe à tant de
grandeur. Cette *Métaphore* est encore
belle & bien amenée.

L'Américain farouche est un monstre sau-
vage,
Qui mord, en frémissant, le frein de l'escla-
vage.

Les conditions essentielles à la *Méta-
phore* sont qu'elle soit juste & qu'elle ne
soit pas mêlée avec une autre image qui
lui soit étrangère. Rousseau a dit dans une
de ses Satires, en parlant d'un homme
P 2 qu'il

qu'il veut noircir & rendre ridicule , sous le nom de Midas.

En maçonnant les ramparts de son ame ,
Songea bien plus au fourreau qu'à la lame.

Outre la bassesse de ces idées , on y découvre aisément le peu de justesse & de rapport qu'elles ont entr'elles. Car si cette ame a des ramparts de maçonnerie , elle ne peut pas être en même-tems une épée dans un fourreau. J'avoue que ces disparâtes révoltent un bon esprit , autant que le fiel amer de la Satire cause d'indignation. Voici dans ce même Auteur un exemple d'une faute pareille.

Vous êtes-vous , Seigneur , imaginé
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas & l'équiere,
Que l'amitié par l'estime s'acquiere.

On sonde les replis du cœur humain ; mais on ne le mesure point avec un compas. L'équiere , sur-tout , qui est un instrument de Maçon , est-là bien peu convenable. Je ne connais guères d'Auteur dont les idées soient moins justes & moins vraies que Rousseau. Il a excellé quel-

quelquefois dans le choix des paroles. C'est beaucoup ; car c'est une très grande difficulté vaincuë. Mais quand ce mérite est sujet à des inégalitez ; quand il n'est pas soutenu par du sentiment, par des idées toujours exactes, le mérite des mots ne suffit pas de nos jours pour constituer un grand Ecrivain. Cela étoit bon du tems de Malherbe.

On peut quelquefois entasser des *Métaphores* les unes sur les autres ; mais alors il faut qu'elles soient bien distinguées , & que l'on voie toujours votre objet représenté sous des images différentes. C'est ainsi que le célèbre Massillon, Evêque de Clermont, dit dans son Sermon du petit nombre des Elûs.

» Vous auriez vû les Elûs aussi rares
 » que ces grapes de raisins, qui ont écha-
 » pé à la diligence du vendangeur, aussi
 » rares que ces épics qui restent encore
 » sur la terre, & que la faux du moisson-
 » neur a épargnées. Je vous aurois parlé
 » des deux voies, dont l'une étroite &
 » rude, & la voie du plus petit nombre ;
 » l'autre, large, spatieuse, semée de
 » fleurs, qui est comme la voie publique :
 » de tous les hommes, &c.

Aucune de ces images ne nuit à l'autre ; au contraire , elles se fortifient toutes. Mais cet amas de *Métaphores* doit être employé rarement , & seulement dans les occasions où l'on a besoin de faire sentir des choses importantes. On reconnaît un grand Ecrivain , non-seulement aux figures qu'il met en usage , mais à la sobriété avec laquelle il les emploie.

Les Orientaux ont toujours prodigué la Métaphore , sans mesure & sans art. On ne voit dans leurs Ecrits que des Collines qui sautent , des Fleuves qui séchent de crainte , des Etoiles qui tressaillent de joie. Leur imagination trop vive ne leur a jamais permis d'écrire avec méthode & sagesse ; delà vient qu'ils n'ont rien approfondi , & qu'il n'y a pas en Orient un seul bon Livre d'Histoire & de science. Il semble que dans ces Païs on n'ait presque jamais parlé que pour ne pas être entendu. Il n'y a que leurs Fables qui aient réussi chez les autres Nations. Mais quand on n'excelle que dans des Fables , c'est une preuve qu'on n'a que de l'imagination.



O P É R A.

COMME vous avez le dessein de fréquenter nos Spectacles dans votre séjour à Paris, je vous entretiendrai de l'Opéra. Quoique je ne traite pas expressément dans cet Ouvrage de la Tragédie & de la Comédie, ma raison est que l'on a écrit d'excellens Traités sur le Théâtre Tragique & Comique; sur-tout dans les Préfaces de nos meilleures Pièces; mais on n'a presque rien dit sur l'Opéra.

St. Evremont s'est épuisé en froides railleries sur ce genre du Spectacle. Il veut trouver du ridicule à mettre en chant des Passions & des Dialogues. Il ne savoit pas que les Tragédies Grecques & Romaines étoient chantées, que les Scènes avoient une mélodie semblable à notre récitatif, laquelle étoit composée par un Musicien, & que les Chœurs étoient exécutez comme les nôtres. Qui ne fait que la Musique exprime les passions ?

sions ? St. Evremont, en louant Sophonisbe, & en blâmant l'Opéra, a prouvé qu'il avoit peu de goût & l'oreille dure.

Le grand vice de notre Opéra, c'est qu'une Tragédie ne peut être par tout passionnée, qu'il y faut du raisonnement, du détail, des événements préparés, & que la Musique ne peut rendre heureusement ce qui n'est pas animé & ce qui ne va pas au cœur. Ce feroit un étrange récitatif, que celui qui exprimeroit, par exemple, ces Vers de la Tragédie de Rodogune.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,

Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.

J'en ai vû les premiers, & me souviens encor

Des malheureux succès du bon Roi Nicanor:

Quand des partis vaincus pressant l'adroite
fuite,

Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.

Je n'ai pas oublié que cet événement

Du perfide Triphon fut le soulèvement, &c.

On est donc réduit parmi nous à supprimer à l'Opéra tous ces détails, qui ne sont pas

pas intéressants par eux-mêmes , mais qui contribuent à rendre une Pièce intéressante : on n'y parle que d'amour ; & encor cette passion n'a-t'elle jamais , dans ces sortes d'ouvrages , la juste étendue qu'il faut pour toucher & pour faire tout son effet. La déclaration de Phédre , & celle d'Orosmane , ne pourroient pas être soufferts sur le Théâtre de l'Opéra. Notre récitatif exige une brièveté & une mollesse qui amène presque nécessairement de la médiocrité. Il n'y a guères qu'Atis & Armide qui se soient élevez au-dessus de ce genre médiocre. Les Scènes , entre Oreste & Iphigénie , sont très-belles ; mais cette supériorité même de ces Scènes fait languir le reste de l'Opéra.

Souffriroit-on que dans nos Spectacles réguliers un Amant vint dire , comme dans l'Opéra d'Issé ;

Que vois-je ? c'est Issé qui repose en ces lieux ,

J'y venois pour plaindre ma peine ;

Mais mes cris troubleroient son repos précieux.

On voit que l'Auteur , pour éviter les détails , rend conte en un Vers de la raison qui l'amène sur le Théâtre.

J'y

J'y venois pour plaindre ma peine.

Mais cet artifice trop grossier , que les Anciens emploient toujours dans leurs Tragédies & dans leurs Comédies , n'est pas supportable parmi nous.

Thésée , dans l'Opéra de ce nom , dit à sa Maîtresse , sans autre préparation : *Je suis fils du Roi.* Elle lui répond : *Vous , Seigneur ?* Le secret de sa naissance n'est pas autrement expliqué. C'est un défaut essentiel. Et si cette reconnaissance avoit été bien préparée & bien ménagée ; si tous les détails qui doivent la rendre à la fois vraisemblable & surprenante , avoient été employés , le défaut eut été bien plus grand , parce que la Musique eut rendu tous ces détails ennuyeux.

Voilà donc un Poëme nécessairement défectueux par sa nature. Ajoutés à toutes ces imperfections , celles d'être asservi à la stérilité des Musiciens , qui ne peuvent exprimer toutes les paroles de notre langue , ainsi que les Musiciens d'Italie rendent toutes les paroles Italiennes , il faut qu'ils composent de petits airs , sur lesquels le Poëte est obligé d'ajouter un certain nombre de paroles oiseuses & plates , qui

qui souvent n'ont aucun raport direct à la Pièce.

Que nos prairies
Seront fleuries.
Les cœurs glacez
Pour jamais en sont chasséz
Qu'amour a de charmes,
Rendons-lui les armes,
Les plaisirs charmants
Sont pour les Amants.

On ne voit, comme le dit très-bien la jolie Comédie du DOUBLE VEUVA-GE, *que de nouvelles ardeurs, & des ardeurs nouvelles.*

Cette contrainte puérile est encor augmentée par le peu de termes convenables aux Musiciens que fournit notre langue. Demandez à un compositeur de mettre en chant; *que voulez-vous qu'il fit contre trois? qu'il mourut?* Ou bien ces Vers:

Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix;
Parle, aurois-tu quitté les Dieux de ton païs?

Le Musicien demandera, au lieu de ces baux Vers, des fleurettes, des amou-
ret-

rettes, des ruisseaux, des oiseaux, des charmes, & des allarmes.

Voilà pourquoi depuis Quinaut, il n'y a presque pas eu de Tragédie supportable en Musique. Les Auteurs ont senti l'extrême difficulté de mêler à un sujet, grand & patétique, des Fêtes galantes, incorporées à l'action d'éviter les détails nécessaires & d'être intéressantes. Ils se sont presque tous jettez dans un genre encor plus médiocre, qui est celui des Ballets.

Ces sortes d'Ouvrages n'ont aucune liaison. Chaque Aëte est composé de peu de Scènes : toute action y est comme étranglée ; mais la variété du Spectacle, & les petites chansonnettes que le Musicien fait réussir, & que le Parterre répète, amusent le Public, qui court à ces représentations sans en faire grand cas. Le premier Ballet dans ce goût, qui a servi de modèle aux autres, est celui de *l'Europe Galante d'Hondard de la Motte* ; car ceux de Quinaut étoient encor plus médiocres. Son *Temple de la Paix*, par exemple, n'est qu'un assemblage de Chançons, sans aucune action.

Le plus grand mal de ces Spectacles, c'est qu'il n'y est presque pas permis d'y rendre la vertu respectable & d'y mettre de

de la noblesse ; ils sont consacrez aux misérables redites de maximes voluptueuses , que l'on n'oseroit débiter ailleurs : la clémence d'Auguste envers Cinna, la magnanimité de Cornélie , ne pourroient y trouver place. Par quel honteux usage faut-il que la Musique , qui peut élever l'ame aux grands sentimens , & qui n'étoit destinée chez les Grecs & chez les Romains qu'à célébrer la vertu , ne soit employée parmi nous qu'à chanter des *Vaudevilles d'Amour* ? Il est à souhaiter qu'il s'élève quelque génie assez fort pour corriger la Nation de cet abus , & pour donner à un Spectacle , devenu nécessaire , la dignité & les mœurs qui lui manquent.

Une seule Scène d'Amour , heureusement mise en Musique & chantée par un Acteur aplaudi , attire tout Paris , & rend les hautez vraies insipides. Les Personnes de la Cour ne peuvent plus supporter Polieucte , quand elles sortent d'un Ballet , où elles ont entendu quelques couplets aisez à retenir. Par-là le mauvais goût se fortifie , & on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la Nation. Je le répète encor , il faut que l'Opéra soit sur un autre pied , pour ne plus mé-

Q riter

riter le mépris qu'ont pour lui toutes les Nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchois depuis long-tems dans le cinquième Acte de l'*Opéra de Samson*. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter.

SAMSON *enchaîné*, GARDES.

Profonds abîmes de la terre,
Enfer ouvre-toi !
Frappez , tonnerre ,
Ecrasez-moi !

Mon bras a refusé de servir mon courage.

Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.

Je ne te verrai plus, flambeau sacré des Cieux!

Lumière, tu fuis de mes yeux !

Lumière, brillante Image

D'un Dieu ton Auteur ,

Premier ouvrage

Du Créateur ;

Douce lumière !

Nature entière ,

Des voiles de la nuit , l'impénétrable horreur,

Te cache à ma triste paupière.

Profonds abîmes , &c.

UNE

UNE PRETRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos Dieux étonnez & cachez dans les
Cieux,

Ne pouvoient sauver notre Empire.

Vénus, avec un sourire,

Nous a rendus victorieux.

Mars a volé, guidé par elle,

Sur son char tout sanglant;

La victoire immortelle,

Tiroit son glaive étincelant

Contre tout un Peuple infidelle;

Et la nuit éternelle

Va dévorer leur Chef, interdit & tremblant.

U N E A U T R E.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes

De gronder sur nos têtes;

Notre Ennemi cruel

Entend encor nos Fêtes,

Tremble de nos Conquêtes

Et tombe à son Autel.

L E R O I.

Eh bien! qu'est devenu ce Dieu si redoutable,

Qui par tes mains devoit nous foudroier?

Q 2

Une

Une femme a vaincu ce phantôme éfroiable,
Et son bras languissant ne peut se déploier.

Il t'abandonne, il cède à ma puissance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre, étouffé dans ses débiles mains,
Se repose dans le silence.

S A M S O N.

Grand Dieu! j'ai soutenu cet horrible langage
Quand il n'offensoit qu'un mortel.
On insulte ton nom, ton culte, ton Autel;
Leve-toi, venge ton outrage.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne sont point entendus,
Malheureux, ton Dieu n'est plus.

S A M S O N.

Tu peux encor armer cette main malheureuse;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

L E R O I.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton Dieu périsse,

Et

O P E' R A. 185

Et qu'il soit, comme toi, méprisé pour jamais.

S A M S O N.

Tu m'inspire, enfin; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins.

Tu m'inspire, ton bras seconde
Mes languissantes mains.

L E R O I.

Vil Esclave, qu'oses-tu dire?

Prêt à mourir dans les tourments;

Peux-tu bien menacer ce formidable Empire

A tes derniers moments?

Qu'on l'immole; il en est temps.

Frappez; il faut qu'il expire.

S A M S O N.

Arrêtez, je dois vous instruire

Des secrets de mon Peuple & du Dieu que je
fers;

Ce moment doit servir d'exemple à l'Uni-
vers.

L E R O I.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,

Livre-nous toutes nos victimes.

Q 3 SAMSON.

S A M S O N.

Roi , commande que les Hébreux
Sortent de ta présence & de ce Temple af-
freux.

L E R O I.

Tu seras satisfait.

S A M S O N.

La Cour qui t'environne,
Tes Prêtres , tes Guerriers , sont-ils autour
de toi ?

L E R O I.

Ils y sont tous , explique-toi.

S A M S O N.

Suis-je auprès de cette Colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins ?

L E R O I.

Oùï , tu la touche de tes mains.

SAMSON, ébranlant les Colonnes.

Temple odieux, que tes murs se renversent;
Que

Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce Peuple en fureur.

C H Œ U R.

Tout tombe ! tout périt ! ô Ciel ! ô Dieu van-
geur !

S A M S O N.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à présent la force &
l'harmonie d'une telle Poësie, avec les
Vers dont sont remplis les Opéra, qui
ont parmi nous du succès, à la faveur de
la Musique, on y verra,

Zirphée qui vous voit vous adore.

Quoi ! j'aime autant qu'on peut aimer,
Et je n'ai point vû ce que j'aime.

*Une Sylphide peut aimer ; mais une mor-
telle est charmante.*

Vous paroissiez charmant; vous traversiez les
airs.

Il faudroit rougir pour la Nation, si
des platitudes si fades ne faisoient mal
au

au cœur à tous les connoisseurs. Qui croiroit que dans un Opéra de Paris, des plus suivis, on chante,

Tous les cœurs sont matelots,

Voguons dessus les flots ?

On s'imagine être revenu au tems de Henri II. & de Charles IX. quand on entend des puérilités si gotiques. L'excuse de cette misère, est, dit-on, dans la stérilité des Musiciens ; mais cette excuse est bien malheureuse.





D E L A S A T I R E.

S I je suivois mon goût, je ne parlerois de la Satire que pour en inspirer quelque horreur, & pour armer la vertu contre ce genre dangereux d'écrire. La Satire est presque toujours injuste; & c'est-là son moindre défaut. Son principal mérite, qui amorce le Lecteur, est la hardiesse qu'elle prend de nommer les Personnages qu'elle tourne en ridicule. Bien moins retenuë que la Comédie, elle n'en a pas les difficultez & les agréments. Otez les noms de Cotin, de Chapelain, de Quinault, & un petit nombre de Vers heureux, que restera-t'il aux Satires de Boileau? Mais le Misanthrope, le Tartuffe, qui sont des Satires encor plus fortes, se soutiennent sans ce triste avantage, d'immoler des particuliers à la risée publique. Quand je dis que la Satire est injuste,

juste , je n'en veux pour preuve que les
Ouvrages de Boileau. Il veut dans une de
ces premières Satires , élever la Tragédie
d'Alexandre de Racine , aux dépens de
l'Alstrate de Quinault ; deux Pièces assez
médiocres , qui ne sont pas sans quelques
bantez. Il dit ;

Je ne sçais pas pourquoi l'on vante l'Alexan-
dre ,
Cen'est qu'un glorieux qui ne dit rien de ten-
dre.

Les Héros, chez Quinault, parlent bien autre-
ment ,
Et jusqu'à je vous hais, tous'y dit tendrement.

Il n'y a rien de plus contraire à la véri-
té que ce jugement de Boileau. L'Ale-
xandre de Racine est très-loin d'être si
glorieux. C'est , au contraire , un dou-
cereux , qui prétend n'avoir porté la
guerre aux Indes que pour y adorer Cléo-
phile. Et si on peut appliquer à quelque
Pièce de Théâtre ce Vers ; *Et jusqu'à je
vous hais, tout s'y dit tendrement* ; c'est as-
surément à l'Andromaque de Racine ,
dans laquelle Pirrhus idolâtre Androma-
que , en lui disant des choses très-dures ;
mais

mais loin que ce soit un défaut dans la peinture d'une passion de dire *tendrement* *je vous hais* ; c'est , au contraire , une très-grande beauté. Rien ne caractérise si bien l'amour , que les mouvements violents d'un cœur , qui croit être parvenu à concevoir de la haine pour un objet qu'il aime avec fureur ; & c'est en quoi Quinault a souvent réussi. Comme quand il fait dire à Armide ; *Que je le hais , que son mépris m'outrage*. Ce tourment est si naturel, qu'il est devenu très-commun.

Boileau n'est guères moins condamnable dans la licence qu'il prenoit de nommer un Citoïen , auquel il en substituoit souvent un autre dans une nouvelle édition.

Par exemple , le Sr. Brossette nous apprend que Boileau avoit parlé ainsi d'un nommé Pelletier ,

Tandis que Pelletier , crotté jusqu'à l'échine,
Va chercher son dîner de cuisine en cuisine.

On lui dit , que ce Pelletier n'étoit rien moins qu'un paralite ; que c'étoit un honnête homme , très-retiré , qui n'alloit jamais manger chez personne. Boileau le

raia

192 D E L A S A T I R E.

raïa de la Satire ; mais au lieu d'ôter ses Vers , qui sont du stile le plus bas , il les laissa , & mit Colletet à la place de Pelle-tier , & par-là outragea deux hommes au lieu d'un. Il paraît que très-souvent il plaçoit ainsi les noms au hazard. Cela seul devoit ôter tout crédit à ses Satires.

Il tomboit si naturellement dans ce cruel défaut , qu'il avoit placé son propre frère Gilles Boileau dans ses Satires d'une manière ignominieuse.

Vous pourrez voir un tems vos écrits estimez ,
Courir de main en main par la Ville semez ,
Puis suivre avec Boileau ce rebut de notre âge ,
Et la Lettre à Costar , & l'Avis à Ménage.

Cette Lettre & cet Avis étoient deux
Ouvrages de son frère. Il mit à la place ,

Puis de-là tout poudreux, ignorez sur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neufgermain & la Serre.

Cette demangeaison de médire ainsi
au hazard , & d'attaquer tout indifférem-
ment , devoit seul ôter tout crédit à ses
Satires.

Il a beau s'en excuser ; s'il n'avoit pas
fait

DE LA SATIRE. 193

fait ses belles Epitres , & sur-tout son *Art Poétique* , il auroit une très-mince réputation , & ne seroit pas fort au-dessus de Régnier , qui est un homme très-médiocre. Tout le monde sçait que l'acharnement contre Quinault est insupportable , & que Despréaux eut en cela d'autant plus de tort , que quand il voulut faire un Prologue d'Opéra , pour montrer à Quinault comme il falloit s'y prendre , il fit un Ouvrage très-mauvais , & qui n'approchoit pas des moindres Prologues de ce même Quinault , qu'il affectoit tant de rabaisser.

La Satire ne paraît jamais dans un jour plus odieux , que quand elle est lancée contre des personnes qu'on a louées auparavant. Cette rétractation n'est une flétrissure humiliante que pour l'Auteur. C'est ce qui est arrivé à Rousseau , dans une Pièce intitulée *La Palinodie*. Elle commence ainsi.

Avous, Héros, honteux de mes premiers écrits.

Ce Vers amphibologique laisse douter si ce n'est pas le Héros qui est honteux d'avoir été le sujet de ses premiers Ecrits ;

R

mais

mais le plus grand défaut vient du vice du cœur de l'Auteur. S'il n'est pas content des procédés de celui dont il a fait l'éloge, il faut se taire ; mais il ne faut pas chanter la palinodie & se condamner soi-même. Rien n'est plus avilissant. C'est décéler sa passion, & une passion deshonorante. Il est heureux que cette Pièce de Rousseau soit une de ses plus mauvaises.

Les Satires en Prose étant mille fois plus aisées à faire que celles qui sont rimées, elles ont inondé la République des Lettres. Elles ont passé jusques dans la plûpart des Journaux. Les Auteurs prostituant leur plume vénale à l'avarice de leurs Libraires, ont rempli d'invectives & de mensonges presque tous les Ouvrages Périodiques qui s'impriment en Hollande ; & il ne faut lire ces Recueils qu'avec une extrême défiance. L'art de l'Imprimerie deviendra bien-tôt un métier infame & funeste, si on ne met pas ordre à la licence brutale avec laquelle quelques Libraires de Hollande impriment les Satires les plus scandaleuses ; tantôt contre les Têtes Couronnées, tantôt contre les hommes les plus respectables de l'Europe. J'ai vû quelquefois dans le

Païs

DE LA SATIRE. 195

Païs du Nord porter des jugemens très-désavantageux sur des hommes du premier mérite , qui étoient indignement attaqués dans ces misérables Brochures ; ni les Auteurs , ni les Libraires , ne connoissent les gens qu'ils déchirent. C'est un métier , comme de vendre du vin frelaté. Il faut avoüer qu'il n'y a guères de métier plus indigne , plus lâche & plus punissable.





TRADUCTIONS.



A plûpart des Traducteurs gâtent leur Original, ou par une fausse ambition de le surpasser, qui les rend infidèles, ou par une plate exactitude, qui les rend plus infidèles encor.

On dit que Madame de Sévigné les comparait à des Domestiques, qui vont faire un message de la part de leur Maître, & qui disent souvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Ils ont encor un autre défaut des Domestiques, c'est de se croire aussi grands Seigneurs que leur Maître; sur-tout quand ce Maître est fort ancien; & c'est un plaisir de voir à quel point un Traducteur d'une Pièce de Sophocle, qu'on ne pourroit pas jouer sur notre Théâtre, méprise Cinna & Polieucte.

Mais pour en revenir aux infidélitez des Traducteurs, j'examinerai le Virgile que l'Abbé Desfontaines nous a donné en Prose. Il étoit plus obligé qu'un autre de
donner

TRADUCTIONS. 197

donner une bonne Traduction , après la manière insultante & grossière dont il parle de tous ceux qui l'ont précédé. Ouvrons le Livre , & voyons s'il fait excuser au moins cette rusticité pédantesque avec laquelle il les traite, & s'il s'aquite mieux qu'eux de son devoir.

Au premier Chant , Virgile , dans la *Description de sa Tempête* , s'exprime ainsi :

*Laxis laterum compagibus omnes
Accipiunt inimicum imbrem ramisque faiscunt.*

L'Abbé Desfontaines traduit : » Tous
» les vaisseaux fracassés & entr'ouverts
» sont eau de toutes parts & sont prêts
» d'être engloutis.

Virgile n'a pas eu certainement l'inattention de dire qu'un vaisseau fracassé étoit entr'ouvert. S'il est fracassé , c'est bien pis que de s'entr'ouvrir. Le moins ne se souffre pas , après le plus. *Font eau de toutes parts*. Quelle plate expression ! Rend-elle l'idée de Virgile ? *L'onde ennemie est reçue dans les flancs entr'ouverts*. Que ne traduisoit-il mot à mot ; il eut au moins donné une idée faible, mais vraie , de Virgile.

R 3.

Tan-

Tamane vos generis tenuit fiducia vestri ?

Quelle confiance audacieuse votre naissance vous inspire ?

L'Abbé des Fontaines dit, *Race téméraire, qui vous inspire tant d'audace ?*

Ce n'est pas - là le sens de son Auteur.

Hic fessas non vincula naves

Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.

» Dans cette Rade, les vaisseaux n'ont
» besoin ni d'ancres ni de cables.

Premièrement, il n'est point ici question d'une Rade ; il s'agit d'un très-beau Port que Virgile peint admirablement ; & c'est même, comme on sait, le Port de Naples, qu'il se plût à décrire, sous le nom du Port de Carthage.

Secondement, quelle platitude, *n'ont besoin ni d'ancres ni de cables.* Virgile dit dans son stile, toujours figuré, animé, & métaphorique.

» Les vaisseaux fatiguez n'y sont rete-
» nus ni par des liens ni par l'ancre re-
» courbée qui mord l'arêne.

Oppata poiuntur Troes arena.

Les

Les Troïens jouissent enfin du rivage.

Desfontaines dit : » Les Troïens descendirent avec empressement.

*Suscepitque ignem foliis atque arida circum,
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.*

Cela veut dire. *Il reçoit le feu, il lui donne des alimens arides qu'il enflâme.*

Voilà des images nobles d'une chose ordinaire. Desfontaines dit ; » Par le moyen de quelques feuilles sèches, & d'autres matières combustibles, il alluma promptement du feu. « Est-ce-là traduire ? N'est-ce pas avilir & défigurer son Original ?

Le moment d'après il fait dire à Enée : » Vous avez échapé à mille dangers ; » c'est à travers de mille obstacles qu'il faut que nous abordions en Italie.

Ces lâches & fastidieuses expressions, sur-tout de près, après *mille* dangers, *mille* obstacles, ne se rencontrent pas certainement dans le texte d'un Auteur, tel que Virgile.

Illi se prada accingunt. Desfontaines dit ;

Ils

Ils aprêtent le gibier. Virgile s'est-il servi d'un mot aussi peu Poétique dans sa langue ; que le terme de *gibier* l'est dans la notre ?

Et jam finis erat, cum Jupiter, &c. Jupiter dit-il pendant ce tems-là ? Virgile a-t'il rien mis qui réponde à cette plate façon de parler ; *Pendant ce tems-là ?*

Cette belle expression de *populum latè Regem*, que Virgile donne aux Romains. Peuple Roi. Est-ce-là rendre ; que de traduire ; *Peuple triomphant ?* Que de fautes, que de faiblesse dans les deux premières pages ! Qui voudroit examiner ainsi la Traduction entière, trouveroit que nous n'avons pas même une froide copie de Virgile.

On en peut dire presque autant de la Traduction que d'Acier a faite des Odes d'Horace ; elle est plus fidèle ; à la vérité dans le texte ; plus savante & plus instructive dans les notes ; mais elle manque de grace. Elle n'a nulle imagination dans l'expression ; & on y cherche en vain ce nombre & cette harmonie, que la Prose comporte & qui est au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la Poësie.

Je lisois un jour avec un homme de Let-

TRADUCTIONS. 201

Lettres ; d'un goût très-fin & d'un esprit supérieur ; cette Ode d'Horace , où sont ces baux Vers , que tout homme de Lettres sçait par cœur , *Auream quisquis mediocritatem*. Il fut indigné , comme moi , de la manière dont d'Acier traduit cet endroit charmant.

» Ceux qui aiment la liberté , plus précieuse que l'or ; ils n'ont garde de se loger dans une méchante petite maison , » ni aussi dans un Palais qui excite l'envie. « Voici à peu près , me dit l'homme que je cite , comme j'aurois voulu traduire ces Vers.

Heureuse médiocrité ,
Préside à mes desirs , préside à ma fortune ;
Ecarte loin de moi l'affreuse pauvreté ,
Et d'un sort trop brillant la splendeur importune.

Il est certain qu'on ne devoit traduire les Poètes qu'en Vers. Le contraire n'a été soutenu que par ceux , qui n'ayant pas le talent , tâchoient de le décrier ; vain & malheureux artifice d'un orgueil impuissant. J'avouë qu'il n'y a qu'un grand Poète qui soit capable d'un tel travail ;

vail ; & voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux , épars çà & là dans des Recueils ; mais ces essais nous font voir au moins qu'avec du tems , de la peine & du génie , on peut parmi nous traduire heureusement les Poëtes en Vers. Il faudroit avoir continuellement présent à l'esprit cette belle Traduction que Boileau a faite d'un endroit d'Homère.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son Trône ; il pâlit , il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu , dans cet affreux séjour ,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le
jour , &c.

Mais qu'il seroit difficile de traduire ainsi tout Homère. J'ai vû des Traductions de quelques passages du Poëme bizarre du Paradis perdu de Milton. M. de Voltaire & M. Racine le fils , ont tous deux mis en Vers une apostrophe de Satan au Soleil. Je n'examine pas ici l'extraordinaire & le sauvage du fonds. Je m'en tiens uniquement aux hauteurs qu'une Traduction en Vers exige.

M. Ra-

M. Racine s'exprime ainsi :

Toi dont le front brillant fait pâlir les Eroiles;
Toi qui contrains la nuit à retirer ses voiles,
Triste image à mes yeux de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige, & que mon cœur te
hait.

Ta splendeur, ô Soleil, rappelle à ma mémoire.
Quel éclat fut le mien dans le tems de ma
gloire ?

Elevé dans le Ciel, près de mon Souverain,
Jem'y voïois comblé des bienfaits que sa main,
Sans jamais se lasser, versoit en abondance.

Voici les Vers de M. de Voltaire.

Toi sur qui mon Tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais;
Jour qui fait mon supplice & dont mes yeux
s'étonnent,

Toi qui sembles le Dieu des Cieux qui t'environnent,

Devant qui leur éclat disparaît & s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit.
Image du Très-Haut qui régla ta carrière;
Mélas ! j'eusse autrefois éclipser ta lumière.

Sur

Sur la voute des Cieux, élevé plus que toi ,
 Le Trône où tut' assieds s'abaissoit devant moi.
 Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'a-
 bîme.

Il est aisé de voir pourquoi les Vers ci-
 tez les derniers sont au-dessus des autres ;
 c'est qu'ils sont plus remplis d'enthousias-
 me , de chaleur & de vie , qu'ils ont plus
 de nombre & de force. Qu'en un mot ,
 ils sont d'un Poëte ; & ils ont sur-tout le
 mérite d'être une Traduction plus fidèle.



DU VRAI

DANS

LES OUVRAGES.

BOILEAU a dit, après les Anciens : *Le Vrai seul est aimable ; il doit régner par tout, & même dans la Fable.*

Il a été le premier à observer cette loi qu'il a donnée. Presque tous ses Ouvrages respirent ce Vrai ; c'est-à-dire, qu'ils sont une copie fidèle de la nature. Ce Vrai doit se trouver dans l'Histoire, dans le Moral, dans la Fiction, dans les Sentences, dans les Descriptions, dans l'Allégorie.

Mais Boileau s'est bien écarté de cette règle, dans sa *Satire de l'Equivoque*. Comment un homme d'un aussi grand sens que lui, s'est-il avisé de faire de l'*Equivoque*, la cause de tous les maux de ce monde ?

S

N'est-

206 D U V R A I

N'est-il pas pitoïable de dire , qu'Adam
désobéît à Dieu par une Equivoque ? Voi-
ci le passage.

N'est-ce pas toi , voïant le monde à peine
éclos ,

Qui par l'éclat trompeur d'une funeste pom-
me ,

Et tes mots ambigus , fis croire au premier
homme ,

Qu'il alloit , en goûtant de ce morceau fatal ,
Comblé de tout savoir , à Dieu se rendre égal.

Voilà de bien mauvais Vers ; mais le
faux qui y domine les rend plus mauvais
encore.

Tu fus , comme serpent , dans l'Arche renfer-
mée.

Cela est encore pis ; l'Equivoque , avec
les animaux dans l'Arche renfermée ,
comme serpent ; quelle expression ? Et
quelle idée !

On ne reconnut plus qu'Ufurpateurs iniques.

C'est avoir une terrible envie de ren-
dre l'Equivoque responsable de tout , que
de

DANS LES OUVRAGES. 207

de dire qu'elle a fait les premiers Tyrans. En un mot, rien n'est Vrai dans cette Satire. Aussi c'est la plus mauvaise, de l'aveu des connaisseurs.

Racine est un homme admirable, pour le Vrai qui règne dans ses Ouvrages. Il n'y a pas je croi d'exemple chez lui d'un personnage qui ait un sentiment faux, qui s'exprime d'une manière opposée à sa situation, si vous en exceptez Thérémène Gouverneur d'Hypolite, qui l'encourage ridiculement dans ses froides amours pour Aricie.

Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez,

Si toujours Antiope à ses loix opposée,
D'une pudique ardeur n'eut brûlé pour Thésée?

Il est Vrai physiquement qu'Hypolite ne seroit pas au monde sans sa mere. Mais il n'est pas dans le Vrai des mœurs dans le caractère d'un Gouverneur sage, d'inspirer à son Pupille de faire l'amour contre la défense de son pere.

Les autres Héros qu'il fait parler, ne disent pas toujours des choses fortes & su-

blimes ; mais ils en disent toujours de Vraïes ; au contraire de Corneille , qui s'égare trop souvent dans un pompeux & vain étalage de déclamations empoulées & frivoles. Il est si condannable sur cet article , que si la plûpart de ses Pièces étoient nouvelles , je ne crois pas que les hauteurs en rachetassent les défauts , quelques grandes qu'elles puissent être.

C'est pécher contre le Vrai , que de peindre Maxime comme un Conjuré timide , entraîné malgré lui dans la Conspiration contre Auguste , & de faire ensuite conseiller à Auguste , par ce même Maxime , de garder l'Empire pour avoir un prétexte de l'assassiner. Ce trait n'est pas conforme à son caractère. Il n'y a là rien de Vrai. Corneille pêche contre cette loi , dans des détails innombrables.

Molière est Vrai dans tout ce qu'il dit. Tous les sentimens de la Henriade , de Zaïre , d'Alzire , de Brutus , portent un caractère de Vérité sensible.

Il y a aussi un autre espèce de Vrai qu'on recherche dans les Ouvrages ; c'est la conformité de ce que dit un Auteur , avec son âge , son caractère , son état. Le Public n'a jamais bien accueilli des Vers
ten-

DANS LES OUVRAGES. 209

tendres, *pour une Iris en Laïs*, ni des Ouvrages de Morale faits par des gens purement baux esprits, auxquels il est égal de travailler sur des sujets de dévotion & de galanterie. Ces Ouvrages sont presque toujours insipides, parce qu'ils ne sont point partis du cœur d'un homme pénétré. Ce Vrai manque trop souvent aux Ouvrages de Rousseau.

Et cherchez bien de Paris, jusqu'à Rome,
On ne verrez sot qui soit honnête homme.

Cela n'est pas dans le Vrai. Il y a des esprits extrêmement bornez qui ont beaucoup de vertu; & on ne pourra pas dire que Sylla, Marius, tous les Chefs des Guerres Civiles, les Borgia, les Cromwel, & tant d'autres, fussent des imbécilles, des sots.

Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot.

Il n'y a rien de si faux que cette maxime. Un sot est peu fêté; & les gens d'esprit, d'un bon caractère, sont l'ame de la société.

Vous êtes-vous, Seigneur, imaginé,

Le

210 D U V R A I

Le cœur humain de près examiné ,
En y portant le compas & l'équiere ;
Que l'amitié par l'estime s'aquiere ?

Oui , sans doute , elle commence par
l'estime ; & c'est se moquer du monde ,
que de prétendre qu'un homme qui a
des talents estimables , n'ait pas une gran-
de avance pour se faire des amis. Il faut
que son caractère les mérite ; mais l'esti-
me prépare cette amitié. Il y a même
quelque chose de révoltant à supposer, que
plus on est estimable , & moins on sera
en état d'avoir l'amitié des honnêtes gens.
Ce sentiment absurde est pernicieux , &
en général il faut remarquer que tout ce
qui n'est que paradoxe déplaît aux esprits
bienfaits.

Morosophie inventa l'art d'écrire....
Mille autres Arts encor plus détestables
Furent le fruit de ses soins redoutables.

C'est outrager la vérité & le bon sens ,
que de venir nous dire que *Morosophie* ; c'est-
à-dire , en bon français , la folie , a in-
venté un des Arts le plus utile aux hom-
mes. Et quand on songe que c'est un Ecri-
vain.

DANS LES OUVRAGES. 211

vain qui dit cela, on ne peut s'empêcher de lever les épaules. Il y a cent exemples trapanans de ces paradoxes faux & insoutenables dans Rousseau, qu'il faut lire avec une précaution extrême. En un mot, la principale règle pour lire les Auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est Vrai en général; s'il est Vrai dans les occasions où ils le disent; s'il est Vrai dans la bouche des Personnages qu'on fait parler. Car enfin la vérité est toujours la première beauté, & les autres doivent lui servir d'ornement. C'est la pierre de touche dans toutes les Langues & dans tous les genres d'écrire.

F I N.

DIVERSI ES OVRAGES

un qu'il n'est pas, on ne peut empêcher
de leur parler. Les deux exemples
rapportés par les auteurs de l'histoire
naturelle dans le milieu, qu'il faut lire avec
une attention extrême. En un mot, la
principale règle pour lire les Auteurs
avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils
disent est vrai en général, et si en Particulier
dans les endroits où il se dit. Et si c'est
vrai dans la partie des Fictions, on
peut leur parler. On en a vu une en
toute la première partie, & les autres
doivent en servir d'exemple. C'est la
seule de toutes dans toutes les langues
et dans tous les genres de l'art.

F I N

